

Témoins de lumière.

Des aventures ordinaires

Témoins de lumière.

Témoins de lumière

Des aventures ordinaires

YGREC

Du même auteur

Kumpiy le livre sacré
Tome 1 : L'œil et le cobra

--

Recueil de l'Être

--

Cœur de Framboise à la frantonienne

--

Chez lulu.com
(www.lulu.com)

www.les-bouquins-d-ygrec.com

Témoins de lumière.

Témoins de lumière

Des aventures ordinaires

YGREC

© 2008 par Lulu.com
ISBN : 978-1-4092-3192-9

« Le Code de la propriété intellectuelle interdit les copies ou reproductions destinées à une utilisation collective. Toute représentation ou reproduction intégrale ou partielle faite par quelque procédé que ce soit, sans le consentement de l'auteur ou de ses ayants cause, est illicite et constitue une contrefaçon, aux termes des articles L.335-2 et suivants du Code de la propriété intellectuelle. »

Témoins de lumière.

A mon fils
Dont l'âmes'est envolée



Des aventures ordinaires

Regards sans jugement
Rencontres et changements

Sept vies, juste approchées
Destins, juste ébauchés

Si le témoin du grand relais
D'une vie à l'autre est passé

Si les secrets de la terre
Font les témoins de lumière

Alors

Cherchons....

Des aventures ordinaires

Témoins de lumière.

PAUL

« Même pas mort »

Des aventures ordinaires

Paul avait quitté le travail un peu plus tôt que d'habitude. Il décida de prendre le métro et de faire quelques achats. Il rentrerait ensuite à pied, en prenant son temps, en flânant, en regardant tout et n'importe quoi, en laissant traîner une oreille indiscreète.

Il aimait ces moments-là. Parfois, il ne se passait rien d'extraordinaire, mais souvent, le moindre événement était source d'enrichissement intérieur. Il en venait à se dire, que, s'il ne se passait rien, c'est qu'il voulait que rien ne se passe, et qu'il se coupait inconsciemment de ses perceptions.

Tiens, ...le métro par exemple.

Le métro était une source inépuisable d'observation. On y rencontrait des gens de toute nationalité, de tout niveau social, de tout métier. Tous les caractères, les tempéraments y étaient représentés. Nous devenions les témoins de situations les plus banales, les plus sordides, les plus révoltantes, les plus amusantes aussi.

Des bouts de vie croisaient d'autres bouts de vie. D'une station à l'autre, l'indifférence pesait, mais, parfois, un geste, un regard, nous réconciliaient avec le genre humain.

De toute façon, il n'y avait pas de situation totalement négative, ou positive. Il fallait toujours chercher ce que nous apportait une épreuve, et les inconvénients d'un bonheur. La lumière serait-elle la lumière, si l'obscurité n'existait pas ? La notion de bonté n'avait de sens que comparée à celle de la méchanceté. Les bons sentiments et les mauvais, étaient interdépendants. Paul savait cela, intellectuellement, mais il commençait à l'intégrer depuis que.....

La rame s'arrêta à la station « St Lazare ».

Paul aimait cette station. Depuis peu, des travaux l'avaient transformée. Mais Paul l'aimait déjà avec son carrelage bleu, plus très jeune et pas très propre, il l'aimait pour ce qu'elle représentait. Et elle représentait le départ pour d'autres aventures.

Cette gare était apparemment comme les autres, ou l'était pour les autres. Etait-elle aussi grande, aussi impersonnelle ? Etait-elle un lieu où tout passait, où tout était survolé par les flots de départs et d'arrivées ?

Au milieu de la foule pressée, peut-être était-elle imprégnée depuis toujours de ces voyages d'un dimanche, ou de plusieurs jours, de ces désirs de détente assouvis. L'air, l'espace, se rappelaient parfois les images de verdure, les grands arbres, les prairies, qui font les poètes et les peintres, ces artistes qui se dévoileraient pour un temps, pour toujours, ou plus tard.

Paul sortit brusquement de sa rêverie. ... Un voyageur, ou plutôt une voyageuse, venait de prendre place auprès de l'homme assis en face de lui. Il sentit son stress, il était palpable. Il ne pensa plus à la gare Saint Lazare, tant l'observation de cette inconnue l'amusait.

La femme ne trouvait pas sa place, se soulevait et retombait de plus en plus lourdement sur son siège, pour laisser entendre à son voisin qu'il l'empêchait de s'installer confortablement. L'attitude était ponctuée de regards de côté, brefs et répétés, qui auraient dû interpeller l'homme trop absorbé par sa lecture, à moins qu'il n'ait fait le choix de l'indifférence.

Elle abandonna la partie, devant l'inertie rencontrée, sans comprendre, que chacun avait droit au même confort. Elle ouvrit ensuite un journal, après avoir mis ses lunettes, d'un geste qui se voulait plein de distinction, et commença sa lecture en redressant la tête. Sa nuque se tendit en un mouvement hautain.

Sa chevelure, d'un roux étudié laissait imaginer qu'elle acceptait son âge tout en étant moderne. Sa coupe désordonnée-disciplinée, était calculée pour laisser croire qu'elle n'accordait pas d'importance à son apparence. Elle portait des vêtements en lin aux couleurs à la mode, d'aspect froissé-soigné, comme il se doit pour simuler la simplicité. Bref ! L'illustration parfaite de ce qu'il fallait être, dans l'acceptation totale de l'apparence.

Très intéressant ! pensa Paul, et il continua à l'observer.

Son regard, qu'elle voulait rendre noble, devint dédaigneux, comme pour signifier à tous, qu'aucun d'eux n'était susceptible de mériter son attention, mais qu'elle tolérait généreusement leur présence.

Elle ne fixa plus désormais que son journal, dont le choix affiché, donnait aux autres, l'image de ce qu'elle voulait paraître.

Les conversations alentour l'indisposaient et son agacement était perceptible. Mais son exaspération atteint son comble, deux stations plus loin, lorsqu'une vague de travailleurs rentrant chez eux, s'engouffra dans le wagon.

Elle s'apprêtait à supporter cette masse prolétaire, quand l'un d'eux vint s'installer entre les deux groupes de sièges, tout près d'elle, bien trop proche d'elle Il poussa

l'indélicatesse à s'appuyer contre le dossier du siège de notre héroïne. Son indignation ne pouvait être dissimulée. Elle se retournait d'un air hargneux, le regard plein de reproches, choquée par l'attitude inconvenante de l'homme, qui commençait à se sentir gêné, ne comprenant pas ce que l'on pouvait bien lui reprocher, tant la proximité dans le métro lui paraissait normale.

La femme ressemblait maintenant à un coq défendant son territoire. Par son attitude, sa présence dans ce wagon, devint aussi ridicule que celle d'un volatile à l'Assemblée Nationale.

Elle ne comprenait qu'une chose, c'est que personne ne respectait son besoin de confort et d'espace pour lire tranquillement son journal. Comment les gens, pouvaient-ils être aussi égoïstes ?

Paul trouvait tout cela très amusant mais il rencontra le regard de l'homme incriminé, un regard plein d'inquiétude, de doutes sur l'attitude qu'il devait adopter, le regard de l'animal attaché qui va être encore frappé.

Remarquant alors son origine sans doute étrangère, Paul comprit en quelques secondes, comment une opposition égoïste anonyme, pouvait devenir une réaction raciste, pour quelqu'un confronté quotidiennement à l'exclusion et aux propos injustes.

Il sentit la douleur de cet homme, il vit la blessure d'un être qui croit être de trop dans un monde de certitudes, dans une société qui a cependant, tellement besoin de lui.

Paul n'avait plus envie de rire, car cet évènement anodin en apparence, pouvait devenir destructeur et déclencher des évènements plus graves.

Les grandes explosions naissent toujours d'une étincelle.

Il se prépara à descendre à la station suivante, laissant ces deux êtres, qui se croisaient par hasard, à leur incompréhension mutuelle.

Par hasard ? Il n'y a pas de hasard, pensa Paul, et sur ses lèvres, se dessina un sourire entendu, comme s'il était complice de l'univers.

Il marchait maintenant d'un pas rapide et ferme, comme quelqu'un qui a un rendez-vous. Pourtant, il allait seulement acheter un livre !

Il est vrai, que, pour Paul, se rendre à la librairie en était un, et la lecture du soir était toujours une rencontre ou une retrouvaille.

Il imaginait le personnage, puis le sentait vivre, le comprenait, le cernait, lui devenait intime.

Le mot pour lui, était autre chose qu'une enveloppe contenant une signification. Le mot se changeait en une montgolfière qui l'amenait très haut..... si haut qu'il en oubliait le temps et l'espace.

Le livre, ou plutôt son contenu, lui apprenait tellement sur lui-même ! C'est que jamais rien, pour lui, n'était perçu de l'extérieur. Tout était prétexte à progresser vers la lumière.

Il laissait souvent son intuition faire le choix de ses lectures. Si on lui donnait le pouvoir, l'espace d'une seconde, le hasard devenait une entité, il prenait vie, et la vôtre pouvait être transformée.

Aujourd'hui, il n'avait pas de titres, ni de thème en tête. Aussi, en entrant dans la boutique, décida-t-il que madame "coïncidence" guiderait sa main.

Il poussa la porte vitrée laissant entrer avec lui le bruit

de la rue, et la laissa se refermer dans un clic léger, qui le déconnecta immédiatement de l'animation extérieure.

L'ambiance chaude, feutrée, l'isola totalement et il n'entendit plus que les pages qui se tournent doucement, les chuchotements, le choc léger d'un livre que l'on repose, les conseils du libraire prodigués à voix haute, mais adoucis par un voile d'ouate étudié. Il ne perçut que les présences anonymes, les regards absents tous absorbés par les récits, les émotions, les événements les plus doux comme les plus dramatiques, racontés avec humour ou exprimés en violence.

Il se sentit happé par les mots accrocheurs, les couvertures, les sujets, les héros fabriqués et les histoires vraies.

Attention!L'intellect prenait le dessus. Il le sentait.

L'intellect était redoutable, il s'éveillait avec vous le matin, et vous suivait sans jamais vous lâcher une seconde. Il vous donnait l'impression d'exister parce qu'il mettait des mots sur ce qui était en vous.

Ce que cet intellect ignorait, c'est qu'il vous coupait de votre être en nommant les choses, donc en les matérialisant. Il donnait un sens bien défini aux sentiments, aux émotions, pour mieux les emprisonner. Il enveloppait l'immatériel d'un bel habit pour le rendre visible. Il donnait des limites à ce qui n'en avait pas.

Il décida donc d'arrêter la progression de sa réflexion et de donner libre court à son intuition.

Il utilisa la méthode habituelle. D'abord arrêter ce bavardage intérieur, cette conversation avec lui-même, qui, utile au début de toute recherche, devient vite négative. Ensuite, il s'agissait de sentir en soi, monter, se détacher et

s'isoler, la partie nuisible de l'intellect qui tournait en rond. Il ne fallait garder que la partie positive, celle qui jette un pont menant à l'intuition.

Pour cela, il fallait oublier les détails, et se concentrer sur l'ensemble, voir le premier plan, comme on regarde l'horizon.

Ainsi, le livre, le lecteur, le libraire, ne faisaient plus qu'un. Ils étaient, à ce moment-là, de même nature.

Il s'agissait maintenant de ne plus être spectateur, d'intégrer ce décor, d'en devenir un élément au même titre que les autres. Il suffisait de comprendre que chaque détail du tableau complétait les autres, et donc, que lui, Paul, ne devait pas rechercher un livre, mais que le livre le trouverait.

Il marcha entre les rangées d'ouvrages, se laissa guider. Il devint une des pièces d'un puzzle rejoignant les parties qui reconstitueraient l'image de ce qu'il était vraiment.

Il avança la main comme pour saisir un volume, simulant la détermination d'un choix. Pourtant il ouvrait la porte à sa sensibilité. Il sentit une chaleur sur sa paume et s'arrêta sur une couverture blanche illustrée.

Le titre le convainc entièrement. Il tourna les pages, en lut quelques passages. Il y était question des illusions d'optique sous son aspect le plus scientifique. Paul comprit vite que ceci était bien trop compliqué pour les objectifs qu'il s'était fixé. Cependant, il y vit une piste à suivre, un indice dans sa chasse au trésor.

« Vous cherchez quelque chose de particulier Monsieur ? »

L'interrogation le fit sursauter et il eut beaucoup de mal à sortir de sa rêverie.

« Oui... Un trésor » lança-t-il tout naturellement.

Le rire de la vendeuse l'obligea, cette fois, à revenir sur terre. Il plongea tout à fait dans la matière, lorsqu'il aperçut ses yeux noirs et brillants.

Le regard amusé et curieux de la jeune fille, fit tressaillir quelque chose en lui. C'était ce regard d'enfant, qui, par dessus tout, cherche à comprendre, qui analyse sans jugement. Son petit corps menu, et sa mine effrontée, pouvaient être celles d'un gamin, qui accepte de vivre sans opposition, qui prend ce qui vient, tout simplement, et c'était sans doute, ce qu'il y avait de mieux à faire.

Elle n'avait pas l'air moqueur ni méprisant, de ceux qui vous classent facilement dans la catégorie des distraits. Dans notre monde, le rêveur, n'avait pas sa place. Tout résultait de classements, pire, de hiérarchies, où il fallait paraître fort, insensible. Il valait mieux être un battant, qu'un contemplatif.

Pendant quelques secondes, il oublia sa quête.

« Je crois que j'ai ce qu'il me faut, mais si vous m'aidez, je veux bien chercher encore », ajouta-t-il avec un air malicieux.

Ils se dirigèrent ensemble vers la caisse, en bavardant.

Il repartit, son livre dans un sac au bout de son bras, suspendu comme il avait suspendu en ce moment même, son travail de retour vers lui-même.

Le soleil lui parut plus lumineux et la lumière plus chaude. Le ciel était plus bleu, les nuages plus moutonneux. Les oiseaux chantaient plus juste, les passants étaient plus accueillants

« C'est toujours comme ça, quand on est amoureux » se dit-il. Même quand les sentiments ébauchés ne restent qu'esquisses, le rêve est né et l'espoir l'a accompagné. La tristesse ou le bonheur donnaient toujours leur propre interprétation des événements. On voyait toujours ce que l'on voulait, ou ce que l'on pouvait voir. Deux personnes pouvaient décrire le même paysage avec des mots pessimistes ou optimistes, selon leurs humeurs, leurs centres d'intérêts.

Il pensa à son livre qui décrivait les illusions d'optique, les déformations apparentes, les angles de vue, les diverses orientations de l'ombre et de la lumière.

Il retourna instantanément à sa quête, aux questionnements secrets, aux réponses si évidentes lorsque l'on a ôté le manteau de difficultés crée par le mental.

Il pensa aux solutions scientifiques, c'était les mêmes qui collaient si bien aux vérités spirituelles, si on se donnait la peine d'y réfléchir, si on voulait bien imaginer qu'elles existent.

Il se rappela les mirages. Si on s'interrogeait, l'image de l'oasis ne trompait le marcheur du désert que sur la distance. L'oasis existait bel et bien, mais un peu plus loin. C'était pourtant cette image qui donnait la force de marcher encore.

De même, dans la recherche spirituelle, la vision de l'arrivée était un mirage. Plus on avançait vers l'horizon, plus il reculait. Il n'y avait pas d'arrivée, et si le départ nous semblait facile à repérer, c'était encore un leurre, car notre initiation avait commencé la minute même de notre incarnation.

Il avait ralenti le pas. Il était si semblable aux autres,

en apparence, et pourtant si différent désormais, dans sa façon de fonctionner. Il avait maintenant beaucoup de mal à vivre dans cette société construite sur l'apparence.

Il pensa à cette femme, assise là, dans le métro, là, par hasard.

« Non ! » Pensa t-il, « pas par hasard ». Elle était là pour lui montrer le chemin parcouru et ce qui restait encore à faire. Elle lui rappelait l'enfermement du paraître

N'avait-il pas cru, lui aussi, ou fait semblant de croire, qu'il s'adaptait à notre monde, alors qu'il abandonnait sa vie à un modèle préfabriqué ?

Il fallait faire preuve d'indulgence, n'avait-il pas accepté cela, lui aussi, auparavant ?

Auparavant ? Il l'avait accepté, comme les autres, parce qu'il ne savait pas que l'on pouvait refuser.

Cet univers-là, lui avait toujours été présenté comme la seule alternative. La lumière ne pouvait être que celle du soleil. La nuit n'était qu'obscurité.

Mais tout cela, c'était avant ! Avant l'accident.

Les images lui revinrent soudain par flash.

Le pied qui se pose sur la chaussée, le bruit du moteur, le coup de klaxon, le grincement des freins, la certitude de la fin, toutes les années de vie défilant à une vitesse extraordinaire, puis le choc, la douleur éclair, puis la vision qui se brouille de point noirs et s'efface.

Un temps de flottement et vous croyez revenir à vous-même, mais votre corps est en bas et vous le regardez. Vous vivez les événements et l'agitation, de l'extérieure. Mais vous êtes bien là !

C'était une impression vraiment étrange. Vous vous sentiez concerné, mais pas ému, surpris, mais le doute ne vous effleurait pas. La peur ne vous habitait plus, mais la conscience d'un autre état vous envahissait, avec la conviction profonde que cet état n'aurait jamais dû vous quitter.

Mais, on essayait de vous sauver, ou plutôt de sauver votre corps ; et ce corps vous attirait à lui irrésistiblement. Là, vous souffriez, vous aviez peur, vous aviez froid, ou plutôt, votre corps avait mal, avait peur et avait froid.

Et vous guérissiez enfin !

Vos proches auraient souhaité que vous repreniez une vie « normale », mais la normalité était désormais, pour Paul, un mot qui avait changé de signification. Le sens qu'il donnait à sa vie se transformait petit à petit. Normalité ! Quel mot intéressant !

Vos proches ne comprenaient pas vos yeux "hagards", votre air absent, votre immobilité. "C'est le choc" disaient-ils.

Comment auraient-ils pu comprendre que l'on pouvait être présent à autre chose, que les yeux n'étaient que matière et que le regard se projetait bien plus loin que les réalités terrestres.

Ils ne pouvaient imaginer que, pendant quelques minutes ou quelques heures, vous aviez intégré le mouvement universel.

Comment leur expliquer ? Ce corps était, tout à coup, bien étroit et « l'ailleurs » si vaste.

Ils pensaient avec désespoir que vous étiez désormais

irrémédiablement attiré par la mort. Ils ne se doutaient pas que cette existence n'était qu'un jeu virtuel dont nous avions établi les règles.

Ils vous trouvaient différent mais ils ne pouvaient comprendre que vous aviez été, jusqu'à présent, l'enveloppe de ce que vous deviez paraître. Aujourd'hui, Paul se rapprochait de lui-même et lui seul le savait.

Seul ? Oui, Paul se sentait seul parfois, pourtant, il n'envisageait pas une minute d'abandonner sa quête.

Il se souvînt de sa lutte, lente et progressive, pour accepter d'être encore là, ... bien vivant. La lutte contre soi-même, ou plutôt contre l' « ego », cette lutte qui nous opposait à notre côté matériel, était la plus difficile.

Il se rappela avec un sourire, la méthode qu'il utilisait quand la lassitude l'envahissait. Il se plaçait devant le miroir et agressait son image avec un : « même pas mort » provoquant.

Mais le goût de la vie sur terre revenait lorsque l'on avait enfin saisi le sens de l'évènement et lorsque l'on pouvait croire que tout était à recevoir comme un cadeau pour apprendre.

Peu à peu, on n'éludait plus les « coïncidences » et les « hasards ». On cherchait les raisons cachées et on trouvait le « sens », le « profond », et chaque pas donnait le vertige.

Un monde nouveau s'ouvrait devant vous où tout était à découvrir. On poussait la porte et l'on entraît doucement dans le pays intérieur pour une nouvelle aventure ordinaire.

C'était une aventure de sensations, de ressenti, de

communion avec les autres, avec tous les êtres vivants.

Il rejeta ses souvenirs en arrivant chez lui. Dans ce travail de retour au présent, il se remémora encore l'anecdote du métro. C'était un détail en effet, mais tellement lourd de sens. Les conflits naissaient toujours de notre obstination à ne regarder les choses que de notre point de vue, à la lumière de notre petit moi, avec un cadrage étroit, laissant une bonne partie de la vérité dans l'obscurité. Nous n'admettions qu'un seul éclairagiste, « Monsieur Ego », qui profitait de toutes nos peurs, pour exercer son monopole de distributeur de lumière.

"Monsieur ego" avait plus d'un tour dans son sac pour nous garder dans l'ignorance, mais quelque part nous étions consentants.

Et lorsque l'identification au corps était acquise, il était difficile de revenir en arrière. Lorsque nous avions tout oublié de notre vraie nature, il fallait être courageux pour abandonner ce que nous connaissions, pour plonger dans l'inconnu, pour nier ce à quoi nous avions toujours cru.

Alors, nous passions le temps de l'incarnation profondément endormis, en nous donnant l'illusion de vivre, étourdis d'actions, de travail, de voyages, de sorties, de conversations, intéressantes parfois, vaines le plus souvent, car elles dépassaient rarement les frontières de l'intellect.

Parfois, nous sortions à demi, de notre assoupissement, et nous allions par les chemins, tous habillés des atours de l'apparence. Pourtant, le mal-être nous habitait, telle une entité destructrice.

Alors nous allions « consulter », mais cette entité nous tenait bien au corps et nous faisait croire qu'en la détruisant, nous sombrerions dans le néant.

Paul était fatigué. Il avait lu longtemps déjà, il était tard.

Il laissa s'envoler ses pensées pour demeurer dans l'écoute du silence et attendit de glisser doucement dans le sommeil. Là, il le savait maintenant, il quitterait son costume de chair, pour aller vers la vraie vie. Le corps pourrait se reposer, le cerveau effectuerait son travail de classement et d'archivage.

L'esprit libéré pourrait vagabonder et oublier sa prison étriquée. Son corps ne pourrait plus communiquer avec personne, mais son esprit retrouverait sa liberté.

Ce soir, son esprit irait rendre visite à une jeune fille. Lise, elle s'appelait Lise... Tout à l'heure, dans la librairie, un homme âgé, assis à un bureau l'avait appelée ainsi. Un rire enfantin résonnait dans le cœur battant de Paul. Le souvenir d'un parfum discret éveillait ses sens, la lumière d'un regard, vibrait en lui..

Il retournerait à la librairie, c'était sûr, car peut-être ...

Peut-être ...en effet Mais Paul avait fermé les yeux sur cette belle image pour mieux la garder.

On entendait maintenant la respiration régulière de ce corps, et on pouvait remarquer un sourire serein, une paix, que ce corps n'avait jamais eue avant....

Oui mais, cela c'était avant avant l'accident....

LISE

« Je suis un extraterrestre »

Des aventures ordinaires

Lise baillait et s'étirait dans son lit. Elle n'aimait pas se précipiter. Elle savourait les douces minutes des petits matins silencieux, où tout dort encore, où l'on exécute chaque geste en prenant soin de ne pas faire de bruit.

Quand elle était petite, déjà, elle restait immobile parfois, pelotonnée sous ses couvertures, et elle écoutait. Elle entendait d'abord l'absence de mouvement, puis, petit à petit, elle percevait la vie qui s'éveillait doucement, au dehors, puis au-dedans. Lentement, ses peurs, ses questions, ses peines et ses joies devenaient des entités extérieures, elles prenaient vie. Et c'était comme si, soudain, elle était deux, deux, et la même à la fois.

Puis, elle devinait la présence de son père dans la cuisine, qui préparait le café. C'était un signal ! Elle pouvait se lever. Elle se rappela ses terreurs d'enfant, quand elle imaginait les grognements d'une bête féroce, entrée dans la maison pendant son sommeil, jusqu'à ce qu'elle comprenne que ce n'était que la cafetière électrique.

Maintenant, c'était elle qui préparait le café. Elle réveillait son père malade, à la dernière minute et le laissait devant ses tartines pour filer à la librairie où il la rejoindrait. Il le voulait ainsi. Malgré ses difficultés, son père tenait à aller travailler chaque jour dans sa boutique. Les livres étaient toute sa vie. Mais il se fatiguait vite et Lise était le véritable maître des lieux.

Elle aussi, aimait cet univers. L'espace entre ces quatre murs était plus vaste que l'on ne pouvait imaginer. Chaque mot était voyage, dans d'autres lieux, d'autres vies, d'autres temps. Chaque page était prétexte à évasion ou isolement.

Son travail à la librairie lui prenait beaucoup de temps, mais elle utilisait le reste à lire. Lire, c'était s'envoler vers d'autres paysages.

Elle abordait la vie avec un regard d'enfant, sans jugement, prête à questionner et à comprendre. Ses yeux noirs pétillaient de malices et avec sa silhouette menue, on aurait pu la prendre pour une petite fille.

Elle se rendait au magasin d'un pas alerte et sautillant, heureuse de vivre. Quand on lui disait qu'elle avait de la chance d'être toujours joyeuse, elle répondait avec un sourire entendu, que le bonheur se construisait dans la tête.

Le bonheur, pour elle, était de vivre le moment présent, tout simplement.

Bien sûr, il fallait se demander le pourquoi et le comment, mais ...pas trop. Bien sûr il fallait penser à demain, et à plus tard aussi, mais un peu. Sans ce minimum de planification, elle n'arriverait pas à faire tourner la petite entreprise. Sans cette projection dans l'avenir, elle ne parviendrait pas à présenter au moment opportun ce qui se vendrait.

Pourtant, elle le savait, il fallait vivre ici et maintenant, voir immédiatement ce qui passait devant ses yeux, et s'y arrêter, ou continuer. Vivre ici et maintenant, c'était entendre la voix qui vous appelle sans prononcer votre nom. C'était aussi, surprendre un regard curieux, une étincelle de bonheur dans les yeux qu'assombrissait soudain la détresse.

Il fallait pouvoir jouir d'un beau spectacle, lorsqu'il était près de vous, parce que, demain, il ne serait sans doute plus là, ou bien alors, il serait différent.

Vivre ici et maintenant, c'était être attentif à ce qui se passait autour de vous, ne pas négliger les petites choses, surprendre les détails dans l'océan du commun.

Et Lise savait faire tout cela. C'était sa nature, spontanée, confiante, comme celle d'un enfant.

Elle souffrait parfois, parce qu'elle croyait que tout le monde était comme elle. Autour d'elle, régnaient les « ego », et elle ne voulait pas le voir. Alors, bien sûr, elle était déçue. Quelquefois, elle croyait avoir trouvé quelqu'un comme elle, mais souvent, cette personne avait les mots, ... les attitudes aussi, mais pas la profondeur. Elle s'apercevait alors que derrière la façade, se cachait, le besoin de paraître ce que l'on voulait être. Et s'intéresser à la spiritualité était à la mode. Nos intellects compliquaient à loisir, ce qui était en réalité très simple. Beaucoup croyaient entrer dans le domaine de l'esprit mais plongeaient dans un autre matérialisme.

Elle trouvait cela un peu triste. La vérité était si logique, si proche de nous.
« Comment se fait-il » pensait-elle, « que tous ces voyants soient aveugles et que ceux qui entendent soient sourds ? »
Lise ne trouvait pas de réponse.

Lise observait ses frères humains avec un intérêt toujours plus croissant. Elle allait de surprise en surprise. Elle fut saisie d'un grand étonnement quand elle comprit que la plupart d'entre eux étaient consentants. Elle ne pouvait toutefois l'admettre. Vraiment, pouvait-on choisir de ne pas voir, de ne pas comprendre ? Était-ce de la paresse, ou de la lâcheté ? Mais la paresse, n'était-elle pas une forme de lâcheté ?

Elle s'était vite aperçue, en lançant parfois, une petite

phrase, ou bien, en orientant la conversation vers la spiritualité, que certains n'avaient aucune idée de ce dont elle parlait. Certains lui répondaient, mais elle sentait bien, que leur langage n'était que mots, émanant de l'intellect, et que le sens profond des choses leur échappait, et même, leur faisait peur.

Elle en était venue à penser qu'elle n'était pas tout à fait normale, et d'ailleurs elle le lisait dans le regard de beaucoup de gens. Oui ! Vraiment, on la croyait un peu folle, ou au moins, un peu ...attardée.

Cent fois, elle avait fait le tour de la question. Elle avait eu une scolarité tout à fait normale.Elle était très peu malade. Elle s'occupait d'elle-même et de son père sans le moindre problème. Elle gagnait sa vie et exerçait son travail de libraire plutôt bien. Elle pouvait tenir une conversation sur n'importe quel sujet, avec bien sûr, des préférences comme tout le monde.

Oh! Évidemment, il y avait eu la mort de sa mère lorsqu'elle était encore petite.

La mort d'une mère dans son enfance peut elle rendre quelqu'un simple d'esprit à son insu ?

Elle se rappelait alors les conversations effrayantes qu'elle avait entendues. Celles où il était question de vous enlever aussi à votre père. Pensez donc, un homme ! S'occuper seul d'une enfant,un bébé encore !

Mais son père avait tenu bon contre sa belle famille et le juge lui avait accordé la garde.

Il était évident que l'événement avait représenté un choc pour elle, mais son père avait su l'aider à supporter l'épreuve. C'est sûr, elle avait vécu des périodes difficiles ou elle aurait tellement aimé se blottir dans les bras de sa mère.

Le plus difficile à vivre était, chaque année, le jour de la fête

des mères, les préparatifs et les secrets de ses camarades. Mais elle avait résolu le problème, et offrait le petit cadeau confectionné à l'école, à sa grand-mère. Ah! Merveilleuse « Mamou Catherine », qui savait tellement donner de tendresse et de patience, qui racontait sans relâche les contes de fée et qui répondait inlassablement à ses questions. Lise pensait même qu'au contraire, ses souffrances avaient été le moteur de sa progression spirituelle, qu'elles étaient l'essence de son ouverture aux autres.

Pourtant le doute la prenait parfois, et elle se demandait si cette ouverture n'était pas une anomalie.

Elle s'était confiée à son père qui avait éclaté de rire et lui avait dit : « non ma chérie, tu n'es pas un extraterrestre, tu es seulement réveillée. Mais vois-tu Il faut faire semblant d'être comme les autres, sinon tu souffriras. »

Mais elle souffrait quand même, car elle se sentait bien seule parfois.

Pourtant, tout allait mieux depuis qu'elle avait rencontré Claire. Elle pouvait enfin parler à quelqu'un.

Bien que les choses soient différentes pour elle, Claire la comprenait. Elle avait commencé à se poser les bonnes questions après un accident qui aurait pu lui être fatal si elle n'avait pas eu, ce que Claire appelait une prémonition. Claire lisait beaucoup, travaillait dur sur elle-même, pour retrouver ce que Lise avait naturellement, ou plutôt, ce que Lise n'avait pas perdu

Elle se souvint de leur première rencontre.

Claire était entrée dans le magasin avec la démarche particulière des femmes dont le ventre rebondi gêne les déplacements, des femmes habitées, aurait écrit Pennac. Elle avait demandé un livre sur le cancer dont elle avait donné les références à Lise. En prononçant ce mot, les vibrations de sa voix avaient changé, réveillant l'angoisse enfouie au plus

profond d'elle-même. Et elle avait ajouté, avec une colère rentrée : "pour savoir ce qui le tue". Son regard exprimait toute l'injustice ressentie, le rejet de la vie.

Lise avait commandé le livre et à sa réception, l'avait apporté à Claire qui travaillait à deux pas de la librairie. Claire lui avait offert un café et elles avaient bavardé. Elles étaient devenues amies tout simplement parce qu'elles étaient étrangement complémentaires. Depuis, le compagnon de Claire était mort et son enfant était né. Un ange avait remplacé l'autre auprès d'elle.

Marc, si petit, si fragile donnait sa force à Claire.

Marc était maintenant haut comme trois pommes, mais c'était un personnage déjà.

Parfois, Lise faisait des rencontres brèves mais intéressantes. Et ces jours-là, elle espérait que les gens comme elle, étaient plus nombreux qu'il n'y paraissait.

Elles observaient ceux qui pouvaient lui ressembler et elle sentait leur solitude, leur désarroi, leur méfiance, leur découragement.

Pourtant, elle devinait aussi une paix intérieure, et parfois une joie de savoir, de comprendre, d'intégrer au plus profond de leur être, ce que l'homme était vraiment, c'est à dire un esprit incarné, recouvert d'une enveloppe nommée corps, un véhicule doté d'organes parfaits et de sens extraordinaires.

Elle sentait toujours à l'avance, qu'elle ferait une de ces rencontres. C'était comme une impatience, la sensation d'attendre quelque chose.

Ce matin, elle se sentait imprégnée de ce sentiment étrange.

Elle s'était levée tôt comme d'habitude. Elle s'était précipitée à la librairie car elle attendait une livraison.

Elle avait tout réceptionné, vérifié et entassé les cartons dans l'arrière boutique. Elle avait ensuite ouvert le magasin.

A cette heure-là, il y avait toujours un peu de monde. C'était en majorité des personnes qui allait travailler et qui achetait de la lecture pour les transports.

Il y avait ensuite une période de calme qu'elle utilisait pour ranger les nouvelles arrivées, revoir sa présentation, rectifier sa vitrine ou faire un peu de ménage. Elle vérifiait ses factures aussi ou commençait sa comptabilité. Il était impossible de s'ennuyer.

Pendant la pause-déjeuner, puis à la sortie du travail, les ventes reprenaient. La clientèle était différente selon les heures et Lise s'adaptait.

En fin d'après-midi, un homme entra qu'elle croisa en revenant vers sa caisse.

Son attitude l'étonna. Il était entré, à pas feutrés, comme pour ne pas déranger. Il semblait ne rien voir ni personne. Son regard se perdait dans le lointain, un sourire éclairait pourtant son visage.

On n'aurait pu dire s'il était triste ou gai, s'il était fatigué ou pas. Lise en resta perplexe, car elle ne devina même pas ce qu'il achèterait. Et Lise devinait toujours vers quel rayon se dirigerait le client et ce qu'il choisirait.

C'était étrange, elle n'avait jamais vu cet homme et pourtant il lui semblait le connaître depuis toujours. Elle l'observa discrètement.

Son attitude fut encore plus surprenante, ou plutôt elle fut surprise par son attitude, car ce qu'il fit, elle le faisait souvent. Mais elle pensait qu'elle était la seule à agir de la sorte.

Il eut l'air de se concentrer. Il avait fermé les yeux quelques secondes puis les avait ré-ouverts. Son regard semblait chercher l'horizon. Il s'était ensuite avancé entre

les rayons avec hésitation, comme quand on cherche son chemin, et avait ensuite marché délibérément vers l'un d'eux. Il avait passé sa main au dessus des livres le plus naturellement possible, de façon à ne pas attirer l'attention, comme un acheteur indécis et nonchalant.

Personne n'avait remarqué son comportement, mais il ne pouvait échapper à Lise qui utilisait le même procédé avant d'entamer une nouvelle lecture et qui aimait se laisser guider par ce que tout le monde nommait « le hasard ».

Le "hasard" n'existait pas et Lise préférait donner un sens nouveau à ce mot. Le hasard n'était pas cette chose fortuite qui nous échoyait sans calcul ni prévision.

Non ! Le hasard ressemblait à un programme informatique extraordinaire. Les choses qui nous arrivaient, avaient un sens précis, un but déterminé. Elles n'étaient "hasard", au sens courant du terme, que si nous ne cherchions pas leur signification.

Comprendre les hasards, nous aidait à appréhender les évènements d'une autre manière. Ils nous mettaient sur la voie, quand nous étions indécis. Ils nous poussaient à nous poser les bonnes questions. Et quelles étaient ces questions ?

Qu'est ce que je fais ? Qu'est-je à faire ? Qu'ai-je à comprendre des évènements ?

Beaucoup de gens se posaient ces questions bien sûr, mais l'ego s'en emparait vite pour transformer un simple rôle, en mission délicate, en rêve de grandeur !

Tout ceci était alimenté par l'interprétation erronée que l'on donnait aux contes, aux récits et aux productions cinématographiques. Nos « ego » ne voulaient voir qu'une

partie de l'histoire et ne s'arrêtaient, malheureusement, que sur le premier degré. Pourtant, une analyse, un questionnement étaient nécessaires

On offrait des contes aux enfants, avec un sourire attendri, alors qu'ils étaient aussi destinés aux adultes et racontaient tous, l'histoire de la Vie avec une majuscule, ils cachaient des récits initiatiques.

Les réponses à ces questions étaient toutes simples ! Il fallait comprendre, par exemple que, dans cette vie, il fallait apprendre la charité, ou bien, la patience, ou bien encore la rigueur. Ce n'était pas plus compliqué que cela ! Et cela l'ego ne pouvait l'admettre.

L'erreur venait du fait que nous ne pouvions pas imaginer que cette vie n'était qu'une étincelle, moment infime dans une existence entière. Nous ne pouvions nous contenter d'une vie ordinaire, alors que l'ordinaire était déjà une aventure.

L'arrivée d'un client la fit retomber dans son quotidien puis elle revint à nouveau sur les gestes de l'homme mystérieux qui avait maintenant choisi un livre qu'il feuilletait.

Lise ne pouvait plus résister. Elle le rejoignit et s'arrêtant devant lui, le fit sortir de sa rêverie :
"Vous cherchez quelque chose de particulier Monsieur" ?

Quand il lui répondit, le regard ailleurs, qu'il cherchait un trésor, elle éclata de rire. Puisqu'il avait fait son choix, elle le raccompagna à la caisse et ils échangèrent quelques idées. Une grande douceur émanait de lui et beaucoup de lumière aussi. Lise se sentait attirée, charmée et une peur l'envahit soudain.

Elle pensa d'abord, que, comme d'habitude, cette peur était celle de souffrir, celle qui l'éloignait des hommes. Elle s'était si souvent trompée.

Mais quand il eut quitté la boutique, elle comprit qu'elle craignait de ne plus jamais le revoir. Elle essayait de chasser sa tristesse mais elle n'y parvenait pas.

Derrière les propos anodins de cet homme, elle avait perçu de la sensibilité. Ce n'était pas cette sensibilité qui mène à la pitié, qui s'émeut d'un rien et qui oublie si vite, qui n'atteint que la surface visible, pour se protéger peut-être. C'était cette sensibilité fine et complète, qui n'a pas besoin de mots, ni d'images, qui comprend comme si c'était pour soi, qui devine l'avant et l'après, qui permet la présence entière. C'était celle qui vous transporte à la place de l'autre. Elle menait à l'empathie véritable et à la compassion. C'était une sensibilité ouverte, offerte.

Oui ! Son regard avait la profondeur de celui des chercheurs de vérité, où tout était dit et tout restait à trouver.

Elle se reprocha de ne pas l'avoir retenu, juste un peu, juste le temps de lui faire comprendre, qu'elle aussi s'était engagée dans la voie de l'esprit.

Le va et vient des acheteurs ne cessa pas ce soir-là, et elle en oublia un peu cette rencontre. Mais elle se sentait moins présente aux autres, et peut-être, plus proche d'elle même, ou plutôt, plus proche de ce qui, en elle, appartenait à la matière.

Elle percevait ce vide intérieur qu'éprouvaient beaucoup de gens. Ce vide, ils croyaient pouvoir le combler quand ils imaginaient avoir trouvé l'âme sœur.

La recherche de l'âme sœur était vaine bien sûr, elle le savait, car ce que nous cherchions en l'autre, c'était nous trouver nous-mêmes. Les âmes sœurs existaient sans doute, mais c'étaient elles qui nous trouvaient.

Mais comme c'était agréable d'y croire !

Alors, elle comprit instantanément, comment on pouvait se complaire dans l'illusion de ce monde. Il était tellement plus facile de se conformer aux règles de la matière et de l' « ego ».

Elle avait souvent envie d'oublier ce qu'elle était, ce qu'elle savait. Elle souhaitait parfois intégrer la masse, s'y fondre, pour ne plus être « une illuminée », en décalage avec la réalité. Mais de quelle réalité s'agissait-il ?

Pour elle, la vie terrestre n'était qu'un grand théâtre, ou chacun enfilait un costume de chair, et jouait un rôle. Le problème était que nous nous identifions à cette enveloppe temporaire, nous en devenions esclaves, nous nous y attachions au point d'en oublier ce pour quoi nous étions venus. C'était ainsi, que ceux qui se rappelaient de la précarité de leur situation, étaient jugés mauvais acteurs. Ils étaient tolérés, à condition qu'ils ne fassent pas de bruit, qu'ils ne dérangent pas l'ordre établi.

Mais s'ils essayaient de réveiller les autres, alors ils étaient mis à l'écart, rejetés. Oh ! Bien sûr, on ne brûlait plus les sorcières ! Mais on trouvait toujours une façon de les éliminer. Pire encore, on les manipulait.

Lise faisait toujours un peu de rangement avant de rentrer chez elle. Le comptoir était souvent encombré. Elle classait ses bons de commandes, jetait les papiers inutiles,

comptait sa recette, regroupait les chèques. Elle jetait un coup d'œil sur son agenda et le refermait.

C'est là qu'elle découvrit une carte d'identité oubliée par un client. Elle reconnut tout de suite l'homme énigmatique.

Paul.....Il s'appelait Paul. Il était à peine un peu plus âgé qu'elle.

Lise aimait beaucoup ces coïncidences. Elle essaierait de l'appeler demain, pourvu qu'elle puisse trouver son numéro de téléphone !

Elle le rencontrerait à nouveau et elle lui dirait qu'elle était comme lui.

Sur le chemin du retour, le pas de Lise était encore plus joyeux que d'habitude, car peut-être ...!

Oui ... peut-être

Témoins de lumière.

CLAIRE

« La petite lueur »

Des aventures ordinaires

Claire se réveilla ce matin-là, fatiguée comme si elle avait travaillé toute la nuit, comme si elle n'avait pas dormi. Une impression étrange l'avait envahie à la seconde même où elle avait ouvert les yeux. Elle avait rêvé, mais ses souvenirs s'étaient évanouis.

Elle chassa ses mauvaises pensées. Une bonne douche, un café et tout irait mieux. Elle était en retard, évidemment ! La matinée s'annonçait, une fois de plus, comme une course contre la montre.

Elle se dirigea précipitamment vers sa voiture, ouvrit la portière et s'installa.

A l'instant même où elle enclenchait la clé pour démarrer, elle se figea. Les images de son cauchemar de la veille lui revinrent brusquement. Les mêmes gestes précipités se renouvelaient, un démarrage difficile, la route peu fréquentée à cette heure, mouillée par les averses de la veille, puis brusquement, des phares qui vous aveuglent, un coup de volant trop tardif, du mauvais côté, et le choc.

Tout cela se réalisait en quelques secondes. Les images étaient nettes et s'accompagnaient des sentiments qui y étaient rattachés. Claire avait senti tout ce qui ne s'était pas passé comme quelque chose de vécu, de réel.

Elle se sentit tout à coup oppressée, tout se nouait en elle. La peur l'envahit. Elle essayait de se rassurer en se disant qu'elle n'allait pas se laisser impressionner par un simple cauchemar ! Elle avait sans doute été influencée par les faits divers.

Un coup de démarreur, et la voiture avança lentement

sur le chemin, mais le moteur calla dans la première centaine de mètres, exactement comme dans son rêve. Claire redémarrera aussitôt et même si elle ne voulait pas se poser de question, quelques gouttes transpiraient de son front. Elle décida de rester sur ses gardes. Il y avait bien trop de coïncidences. Après tout, ces histoires de rêves prémonitoires n'étaient peut-être pas que des affabulations.

Elle continua à rouler sur une route mouillée, une route peu fréquentée à cette heure....

Elle voulait admirer le paysage, un paysage qu'elle connaissait par cœur, et sur lequel son attention s'arrêtait aujourd'hui avec peine.

Les grands arbres s'élançaient vers le ciel menaçant, semblant résister à ses outrages paisiblement. Quelques branches, plus chétives, se penchaient vers la terre, comme pour demander des nouvelles à la mousse et aux feuilles jonchant le sol. Un peu plus loin, les petites maisons anciennes côtoyaient les plus récentes sous les mêmes toits d'ardoise grise. Un chien aboyait parfois sur son passage, et s'arrêtait ensuite, étourdi par tant d'efforts inutiles.

Les minutes s'écoulaient lentement, comme lorsque l'on attend quelque chose. Et en vérité, Claire attendait. Elle percevait l'inéluctable. L'accident se produirait, au lieu même où il s'était produit en rêve, et elle arrivait à ce lieu maintenant. Elle prit normalement le virage de « la vierge aux oiseaux », comme pour se persuader qu'il n'arriverait rien, mais elle ne doutait plus.

Quand les phares l'aveuglèrent, elle ne commit pas les erreurs de la Claire du cauchemar. Elle braqua au bon moment, en dirigeant le véhicule vers la droite et non vers la gauche, ce qui l'aurait, comme dans son rêve, précipitée

contre le conducteur que le chauffard doublait. Le braquage violent fit tourner la voiture sur elle-même. L'autre véhicule heurta l'arrière du sien et alla finir dans le fossé.

Claire se précipita vers la voiture accidentée, le conducteur assommé par le choc, était blessé au front, du moins, c'est ce qu'elle pouvait voir. De l'autre côté, personne n'était blessé, mais dans la voiture maintenant arrêtée, les passagers livides étaient au bord de l'évanouissement.

« Ne toucher à rien et prévenir les secours », avait-elle lu quelque part. Elle utilisa son téléphone portable et attendit dans un calme apparent.

Apparent, oui, car tout tremblait en elle. Ce tremblement était presque palpable mais n'était pas physique. On aurait pu parler de vibrations intérieures et extérieures à la fois, comme si ces deux notions se rejoignaient ou alors n'existaient pas.

Quelque chose se passait en elle qu'elle ne pouvait expliquer. L'appréhension se mêlait à la curiosité, à la surprise, à l'attirance pour des phénomènes qu'elle avait toujours qualifiés de surnaturels, avec un sourire moqueur. Il lui semblait qu'elle se trouvait devant une porte brusquement ouverte, lui laissant espérer des découvertes fabuleuses, à condition d'affronter les pièges de l'obscurité, les dangers de l'inconnu.

Elle se revit enfant, explorant le grenier de la maison familiale. Elle se rappela la peur de chaque pas, le dégoût que lui inspirait une toile d'araignée sur son visage, l'excitation de la découverte de trésors magnifiques que les adultes appelaient "vieilleries". Elle sourit en pensant à la signification qu'elle avait donnée pendant très longtemps à ce mot, qu'elle croyait synonyme de trésors.

C'était cela qu'elle ressentait aujourd'hui.

Une ambulance arriva très rapidement, suivie de la police.

L'agent lui avait lancé qu'elle avait eu de la chance, mais Claire pensait que ce qui était extraordinaire, c'était ce quelque chose qui l'avait prévenue.

Claire entra dans une perplexité, qui pouvait ressembler, pour les autres, à de l'ahurissement. Tout ce qui faisait sa personnalité raisonnable, l'esprit cartésien qu'elle revendiquait souvent, haut et fort, tout s'écroulait.

Elle reprit vite le dessus, mais à partir de ce jour-là, elle participa à la vie quotidienne avec un recul, une écoute, une attention que l'on ne pouvait tout de même pas encore appeler conscience, mais qui s'en rapprochait. Oui, elle « participa » à la vie quotidienne, car chaque minute l'invitait à comprendre que, jusqu'à présent, elle avait cru décider de sa vie.

Aujourd'hui, s'était révélé en elle, un aspect caché qui « savait », qui « devinait ». Aujourd'hui, elle s'apercevait que la personne qu'elle croyait le mieux connaître au monde, c'est à dire, elle-même, lui était étrangère, au moins en partie. Cependant, elle ne pouvait se résoudre à accepter de suivre, à son insu, un chemin tracé d'avance. La prédestination, la fatalité étaient des notions qui l'exaspéraient.

Elle comprit rapidement, que tout ceci étant l'opposé de ses anciennes convictions, il suffisait de trouver le juste milieu. Il suffisait.... il suffisait..... Facile à dire.....

Elle essayait de vivre « normalement », mais tout

devenait sujet à questionnement, les faits les plus anodins semblaient cacher des messages.

Dans ce domaine comme dans les autres, tout était question d'équilibre. Dans tout évènement, il y avait du négatif et du positif. Il fallait toujours trouver la part de bon dans ce qui paraissait mauvais, et si parfois cela n'était pas évident, il y avait toujours une leçon à tirer, même d'un malheur.

De cet accident qui aurait pu être grave, elle pouvait déduire que nous pouvions être victime de notre propre programmation, bien que cette programmation ait été conçue par notre cerveau pour nous protéger.

On pouvait remarquer ces schémas de fonctionnement lors de réactions purement physique comme celle qui venait de se produire, mais aussi dans des comportements à priori curieux ou inexplicable.

Une situation donnée entraînait une réaction qui s'avérait positive ou négative. De cette réaction découlait celle du cerveau, qui en déduisait ce qu'il était bon de faire ou de ne pas faire, créant un système qui s'installait si bien, que la personne concernée considérait cela comme faisant partie de sa nature.

Si ce mécanisme s'opposait à ce qu'elle était vraiment, alors, la déprogrammation essayait de se réaliser par tous les moyens, elle rencontrait une résistance et provoquait parfois des maladies, au moins du mal-être.

A ce moment-là, les deux forces, qui nous animaient, l'énergie matérielle et la force spirituelle, qui, jusqu'à présent vivaient dans un accord, parfait ou imparfait, entraient en conflit plus ou moins violent.

Claire comprit alors que le cerveau était une machine

formidable, crée pour préserver le corps et la matière, pour les sauver et se sauver lui-même. Elle perçut aussi, comment cette autre force, celle qui nous venait de l'esprit, ne cherchait qu'à comprendre, qu'à évoluer.

Ainsi nous étions prisonniers de nous-mêmes. Le corps était peut-être un véhicule pour l'esprit.

Mais alors,plus nous prenions conscience de cela, et plus nous nous libérions ! Désormais, elle chercherait la liberté !

Elle savait que cela demanderait beaucoup de travail, mais elle était prête. Elle avait déjà beaucoup progressé, elle savait qu'elle était sur la bonne voie. Pourtant le doute l'envahissait parfois, car elle se sentait maintenant différente des autres. Elle se demandait parfois, si elle avait un jour été comme tout le monde. Chacun de nous était identique à l'autre, bien sûr, dans son essence, dans l'esprit, mais différent dans la matière. Cette matière était la vie en minuscules, pour nous apprendre à VIVRE en majuscules.

Elle n'avait jamais été "bien dans sa peau", comme on se plaît à dire, sans comprendre comment cette expression colle à la réalité. Jusqu'à présent elle s'obstinait à s'identifier à son corps, à tourner le dos à l'être pour aller vers l'avoir. Comme elle se sentait mieux depuis qu'elle savait que son enveloppe corporelle n'était qu'un costume qu'elle avait revêtu et qu'elle quitterait un jour.

Peut-être, nos pensées n'étaient-elles que l'état de conscience médiocre d'une marionnette aux mains d'une autre, plus élevée, que l'on pourrait appeler Dieu.

Elle se rendait au bureau, comme d'habitude. Elle se maquillait, s'habillait, se coiffait de la même façon. Le roux

étudié de ses cheveux; les vêtements qu'elle portait, lui donnaient l'apparence qu'elle souhaitait avoir. Il le fallait bien, n'est-ce-pas ?

Pourtant, quand devant la glace, elle rectifiait son rouge à lèvres, elle cherchait la flamme immortelle qui brillait dans son regard.

Le regard était le reflet de l'âme, de ce que nous étions vraiment, et l'image dans le miroir, un masque, si facile à manipuler.

Bien sûr, elle avait toujours su que l'apparence n'avait aucune importance ! Aujourd'hui, elle avait commencé à intégrer cette notion, au point que, parfois, elle s'étonnait de ses propres sensations physiques. Elle avait cru souvent arriver à ce stade. Comme beaucoup d'autres, elle avait confondu la compréhension intellectuelle et la vraie intégration.

C'était cela la conscience réelle. Souvent, nous donnions une signification réduite à ce mot. Combien savaient ce que le mot conscience signifiait ? Le savait-elle vraiment elle-même ?

Plusieurs fois, lors de conversations avec ses collègues, avec ses amis, elle avait essayé de parler de cette perception profonde, de cette vision des choses, tellement simple, et pourtant inaccessible à beaucoup d'entre nous. Elle avait tenté, parfois, quelques allusions, comme ça, pour voir, avec l'espoir, toujours déçu, de croiser quelqu'un qui serait comme elle.

C'était toujours les mêmes regards, au moins étonnés, souvent inquiets, parfois hostiles. Elle avait abandonné car on finirait par croire qu'elle avait perdu la raison.

La raison ? La raison pouvait devenir une prison !

Alors, elle entrait dans le travail, comme on fait du théâtre. Elle se jouerait aujourd'hui, une farce, ou un drame. L'air était plein de mots et de phrases, elle croisait beaucoup de comédiens consentants persuadés qu'ils vivaient la vraie vie

Quelquefois, elle se ménageait des entractes, elle s'isolait de la masse, et tout autour d'elle, bourdonnait une vie, comme un fond sonore. Elle plongeait alors en elle-même, mais son corps s'endormait.

Un jour comme un autre, elle descendit prendre un café. Ces paupières étaient tellement lourdes qu'elle se demandait si cela suffirait.

Le responsable du service des ressources humaines était devant le distributeur. Il l'avait vue, elle ne pouvait pas reculer. Elle avait beaucoup de mal à supporter son air hautain et supérieur.

Elle se prépara à entrer en scène, prit un air pressé, pour pouvoir prendre la fuite après les salutations d'usage.
« Un café me réveillera peut-être » dit-elle avec un air faussement enjoué.
« Le réveil sonne pour pouvoir entrer dans un autre sommeil » répondit-il dans un soupir.

Elle reçut la phrase comme une douche froide, ce qui la réveilla totalement. Elle avait ressenti du découragement dans sa voix et avait remarqué, dans son attitude, la gêne de quelqu'un qui se dévoile brusquement. Elle avait perçu un ennui profond, aussi insondable que le sien.

Maintenant, c'était lui qui voulait fuir, mais il ne pouvait le faire sans être impoli. Elle eut envie d'en savoir davantage. Il fallait qu'elle sache le sens qu'il donnait à sa réplique. Elle se jeta à l'eau, tant pis pour le ridicule !
« En effet » lança-t-elle, « peut-être vivons nous un rêve que nous nommons réalité ? »

Ils se regardaient maintenant avec la même surprise. Chacun cherchait en l'autre, le signe de la petite lueur, celle qui ne cessait jamais de briller, celle que beaucoup enfouissaient si loin en eux, qu'ils en oubliaient l'existence.

Ils se méfiaient pourtant, car ils s'étaient souvent trompés, ils avaient souvent cru apercevoir la spiritualité dans les mots, qui n'étaient, en fait, qu'une façade. Ce n'était en réalité, qu'un matérialisme spirituel.

Ils redoutaient les discours, pleins de connaissances, certes, mais loin de l'expérience, qui les leurraient, qui les laissaient entrer dans l'espoir vite déçu de croiser des gens qui leur ressemblaient. Et voilà, qu'aujourd'hui, cela se présentait, au moment le moins propice, sous les traits les plus inattendus ! Il était loin, l'air hautain et supérieur qu'elle lui trouvait ; encore plus loin, l'étiquette de superficialité, qu'il lui avait collée ! Soudain, leurs « ego » avaient été démasqués, leur attirance naturelle ne se cachait plus derrière les fausses apparences.

Ils bavardèrent ainsi un temps qui leur parut très court, mais on vint les chercher, parce que le temps existait pour d'autres. Les conversations se renouvelèrent, de temps en temps, puis souvent, après le travail, cela était plus raisonnable. Ils n'avaient rien à faire des sourires entendus, des chuchotements. L'endormissement profond de la vie terrestre était moins difficile à supporter à deux. Ils savaient, cependant, leur évolution spirituelle avançant,

qu'ils perdraient ce sentiment de solitude. Ils marchaient vers l'unité, mais le chemin était difficile.

Ils devinaient que cette recherche de l'autre était vaine. Elle nous trompait, nous donnait l'illusion d'atteindre le but. Les autres nous offraient les moyens de nous connaître nous mêmes, et l'être qui partageait notre vie aussi.

Arnaud et Claire vivaient une complémentarité qu'ils n'avaient jamais connue.

Leurs corps résistaient encore. Ils craignaient que l'union physique ne vienne à bout de la complicité des cœurs, que les moments de communion s'envolent pour ne plus revenir. La matière était si insidieuse, si porteuse de tentations, l'« ego » était parfois si bien caché, qu'un simple détour et l'on revenait au point de départ.

Il fallait trouver l'équilibre. Il fallait attendre que leurs esprits se soient rejoints. Ils sentaient que tout pouvait être détruit.

Un jour, pourtant, tout bascula, un jour où la voix avait trahi la sensualité de la bouche, où le regard avait ignoré la pudeur et révélé le désir, un jour où les sensations tactiles avaient dévoilé la beauté de la chair.

Ce matin-là, quand Claire se réveilla dans les bras de son amant, elle sut qu'elle n'était pas rassasiée de la terre et qu'elle voulait un enfant. Elle comprit qu'elle voulait pleinement vivre ce monde, car ce monde était une école, et les dures leçons de la vie vous permettaient d'évoluer. Cet enfant saurait lui enseigner les évidences d'autres univers, et elle lui apprendrait la complexité de celui-ci.

Il balbutierait les mots de sagesse de la naïveté, au vrai sens du terme, car on donnait trop souvent un sens péjoratif à ce mot. La naïveté n'était pas toujours la crédulité.

Elle saurait le rassurer quand il verrait les images des elfes et

des monstres, qu'il oublierait ensuite. Elle l'accompagnerait dans sa quête fidèlement et lui imposerait tendrement le secret que l'on doit absolument garder, parce que tout le monde ne peut pas comprendre. Elle lui raconterait les légendes de dragons et de princesses, le laissant à son rêve, et y rajouterait, petit à petit, au fur et à mesure des expériences, l'explication de leur signification profonde. Elle avait une grande ambition pour cet enfant qui n'était pas encore conçu. Elle voulait qu'il soit : "LUI".

Comme elle l'aimait déjà ! Mais il fallait, sans doute être vigilant, pour ne pas avoir la tentation de s'aimer soi-même, à travers ce petit être que l'on avait porté.

Un jour, Claire donnerait carte blanche à mère Nature qui s'empresserait peut-être de satisfaire à son désir. Alors son cœur serait plein de joie et son visage éclairé par un sourire serein. Elle essayait de voir l'ici et l'ailleurs et se projetait dans le temps qui n'existait pas.

Mais un jour, Arnaud revint d'un rendez-vous avec dans le regard, un reflet particulier, comme teinté de tristesse et envahi de questions. Sa conversation s'arrêtait parfois dans des silences lourds. Ses mots naissaient sur ses lèvres mais ne s'envolaient pas comme d'habitude. Cette retenue ressemblait à de la peur mêlée à de la souffrance ou plutôt à de la peur de faire souffrir.

Claire ne comprenait pas et interrogeait Arnaud. Un geste tendre lui répondait et il baissait brusquement les yeux qu'on aurait pu voir se mouiller de larmes. Elle s'inquiétait. Arnaud ne l'aimait plus, c'était sûr, il allait partir ! Et Claire bouscula ses projets d'avenir.

Arnaud quitta ce monde avant que naisse leur enfant, mais Claire essayait de garder sa gaieté. Arnaud lui avait tant

appris, en particulier, que ces départs là, ne sont douloureux que pour ceux qui restent.

Elle n'oublierait jamais ses paroles : « comprends ce que tu m'as donné pour savoir ce que tu es ». Arnaud aimait lancer des petites phrases, anodines en apparence, qui ressemblaient à des énigmes, mais qui s'accrochaient ensuite à vous pour ne plus vous lâcher, tout simplement parce que vous saviez au fond de vous qu'elles étaient des clés

Et dans ce monde tourbillonnant, on vit longtemps sa silhouette active, près de celle d'un bambin, apprendre lentement la terre, tout simplement, main dans la main.

On pouvait entendre dans leur sillage, des rires et des bavardageset aussi des silences,ces silences qui en disent plus, que des conversations, ou ceux, encore, qui s'installent pour cacher la douleur, à un petit garçon.

Le vent soulevait leurs cheveux, et leur chuchotait au creux de l'oreille, les commérages des papillons, et les nouvelles des oiseaux.

Le soleil brillait pour tous, et donnait sa chaleur à chacun. La pluie arrosait les jardins, la neige recouvrait la terre en attendant la renaissance du printemps. Il leur fallait apprivoiser la matière et ce serait d'un cœur joyeux et plein de gratitude.

C'est ainsi que naissait doucement dans la lumière, un valeureux guerrier, un combattant pour demain.

Témoins de lumière.

MARC

« Cherche papa pour maman »

Des aventures ordinaires

Il était encore très tôt et Marc dormait profondément dans son lit d'enfant. Tout était encore calme dans la petite chambre décorée de personnage de contes de fées. Si on approchait, on pouvait remarquer la chevelure brune, épaisse, qui avait tendance à boucler. Si les yeux avaient été ouverts, on aurait pu plonger dans ce regard gris, un gris changeant, changeant comme le temps. Un sourire se dessinait sur ce visage, qu'arrondissaient les pommettes colorées. Marc était encore un poupon, mais il ne fallait pas le lui dire, quand on va à l'école, on est un grand.

Claire entra lentement et s'assit au bord du lit. Elle caressait la tête de son enfant et l'appelait en chuchotant à son oreille. Elle prononçait d'abord son prénom, et ajoutait ensuite les mots tendres qui réveillent doucement.

Marc faisait toujours semblant de dormir pour prolonger les délices de ces moments-là, jusqu'à ce qu'il entende les mots fatidiques : « je sais que tu es réveillé » Elle devinait toujours tout !

« De toute façon je suis sûr qu'elle est magique. Elle sait toujours tout à l'avance, elle savait même le jour où j'allais sortir de son ventre, c'est mamie qui me l'a dit. »

Le peu qu'il se rappelait, lui, de sa naissance, c'est qu'il était bien au chaud, bien tranquille et que tout d'un coup, un besoin irrésistible de partir l'avait pris, en même temps que celui de rester.

« Mais, c'est qu'on n'arrive pas sur terre comme cela. Cela fait mal, cela fait peur ; et on a peur, parce que l'on ne sait pas ce qu'il y a après. »

Quand on a réussi à sortir, les ennuis commencent.

D'abord, il fait froid. Cela, encore, on oublie vite, parce qu'en général, ils ont tout prévu.

Là, vous entendez : « c'est un garçon » et vous comprenez qu'on vous classe tout de suite dans une catégorie.

Après on vous cherche des embrouilles pour vous faire crier, et vous savez immédiatement qu'il vous faudra toujours vous défendre.

Ensuite, on vous coupe de votre mère sans votre autorisation.

Là, vous voyez que vous mettrez du temps à vous faire respecter.

Ensuite, on essaie de vous enlever ce que vous avez dans la bouche. C'est vrai, c'est écœurant, mais on pourrait vous l'expliquer gentiment.

Et encore après, alors là, c'est l'enfer. On vous nettoie, on vous astique, on vous retourne dans tous les sens, on vous pèse, on vous mesure. Bref, dans un premier temps ils font tous semblant de ne pas savoir que vous êtes un bébé, à moins que cela ne soit pour en être sûr, parce qu'à ce moment là, vous entendez « en voilà un beau bébé », et c'est dit avec un air niais !

Franchement, on peut être un beau bébé sans passer par ces épreuves. Et c'est ici que vous avez votre premier doute.

Soit, ils sont tous hypocrites, soit ils sont bêtes, parce que, des bébés, il en naît des milliers tous les jours.

A mon avis, il le font exprès pour pouvoir encore vous coller une étiquette : il est grand, il gros, il est beau, etc.....Ce qui me fait penser ça, c'est qu'ils m'ont mis un bracelet même pas beau autour du poignet et ils ont écrit des choses sur une feuille qu'ils ont accrochée à mon lit, sans rien me dire, comme ça, en douce.

Heureusement, il y a les bras de maman. Sans cela, la vie serait insupportable.

Plein de choses inconnues vous tombent dessus, par exemple le mal au ventre, la faim.....

La première fois qu'il a fallu se nourrir, j'avoue que je n'avais rien compris. Il m'a fallu du temps pour comprendre qu'il fallait s'accrocher à ce bout de chair, qu'ils ont vite remplacé, insidieusement, sans me prévenir, par du caoutchouc. Beurk...

Les parents sont très compliqués. Pour moi, les parents, ce sont : maman, mamie Marie, mamie Agnès, tonton Thibault.

Je me suis aperçu, maintenant que je vais à l'école, qu'il me manque une pièce, c'est à dire, un papa.

Je n'ai rien demandé à Maman au cas où elle ne serait pas au courant.

J'ai préféré interroger mamie Agnès, qui m'a expliqué qu'il était parti au ciel parce qu'il était malade..

Je ne pense pas qu'elle me mentirait, mais alors là, je ne la crois pas du tout :

- premièrement, on ne s'en va pas comme ça, en laissant son petit garçon, même quand on est malade. Moi, j'ai souvent des otites, je n'en profite pas pour partir et laisser Maman toute seule.

-deuxièmement, je suis monté dans un avion avec tonton Thibault, le jour où il m'a emmené dans un pays qui s'appelle les vacances. Dans le ciel, il n'y a même pas de chaises, ni de table, rien quoi !

Enfin, j'ai fini par savoir le fin mot de l'histoire : mon papa est mort mais je ne sais pas ce que c'est. Le plus drôle, c'est que je crois bien que personne ne le sait vraiment. Si je pose des questions, personne ne me donne la même réponse, et encore, quand on me répond !

Ils vont finir par me faire croire que c'est un endroit horrible. J'ai remarqué que les adultes essaient toujours de me faire peur. Si Papa y est resté, c'est que cela doit être bien.

Un jour, j'ai demandé à Mamie Marie ce que faisait mon père, quand il habitait avec Maman. Il paraît qu'il travaillait dans le même endroit que Maman, sauf que Maman écrivait des lettres avec un « dirnateur », et que Papa s'occupait de tous les autres gens qui travaillaient là aussi. Il devait être drôlement fort mon Papa. Quand Mamie Marie me racontait cela, elle avait envie de pleurer, elle a pris un mouchoir et a soufflé très fort, comme il faut, avec le nez, puis elle a dit des mots étranges : « Ha ! Mon petit, ton père était un saint ! ».

Donc mon Papa était un saint, son métier, c'était de s'occuper de tous les autres gens.

Tout le monde me dit de réfléchir avant de parler. Mais moi, je fais semblant de faire ce qu'on me dit. En fait, je vérifie toujours mes sources avant de répéter un mensonge. Les grandes personnes en disent pleins, sauf qu'ils disent que c'est pour mon bien. Pour le savoir il suffit d'écouter quand ils parlent doucement, l'air de rien, bien sûr.

Presque le jour du Père Noël, j'ai vu une image avec un monsieur, une dame et un bébé, avec une drôle d'assiette brillante derrière la tête, c'était peut-être la mode en ce temps là. J'ai eu un choc, quand j'ai appris que le monsieur faisait le même métier que mon père, c'était un saint. En plus, ils devaient sûrement se connaître, parce que d'abord, c'était il y a très longtemps, et en plus, le monsieur est mort aussi. Lui non plus, n'est pas revenu, c'est bizarre.

Enfin, comme je posais beaucoup de questions, Maman s'est décidée à me parler et elle a commencé par ces mots que je n'oublierai jamais : « Pardonne moi, c'était trop douloureux, mais je te dois la vérité ».

Elle m'a raconté beaucoup de choses et pendant longtemps. Je n'ai pas tout compris mais il paraît que c'est normal, parce que je suis trop petit.

J'ai quand même appris que j'aime les langues étrangères, comme Maman, surtout la langue de la vérité. Ce n'est pas une langue difficile, ce sont les mêmes mots mais dits d'une autre façon, avec des bisous et des câlins et ça enlève les peurs. Mais c'est une langue qui peut faire mal quand on la parle. Je le sais parce que Maman a beaucoup pleuré. En fait, je me suis aperçu qu'elle manquait d'entraînement, parce qu'après, plus elle la parlait, moins elle était triste.

Quand c'était le jour de l'an, Tonton Thibault a dit qu'il fallait prendre de bonnes résolutions, alors j'ai décidé que je parlerais toujours la langue de la vérité, comme ça, cela ferait moins mal. Mais j'ai quand même croisé les doigts derrière mon dos, comme me l'a expliqué Sébastien.

Sébastien, il sait tout, il est dans la section des grands. Il va bientôt aller dans la grande école, là où on a un livre et un gros cartable, et aussi, où on apprend à lire. Il dit, qu'il faut toujours croiser les doigts derrière son dos, quand les parents vous font promettre quelque chose, sinon, ça porte malheur. Parce que, les parents, ils voudraient toujours que vous soyez ce que vous ne pouvez pas être, bien sage, bien poli, bien silencieux, bref des trucs impossibles.

J'irai, moi aussi, à la grande école, mais je suis encore trop petit. Enfin, je suis trop petit, mais il paraît que je suis trop grand pour sucer mon pouce. Ils se contredisent, tout le temps.

Le plus souvent j'obéis pour faire plaisir aux parents. Pour eux, je suis capable de sourire aux gens les plus vilains.

L'ennui, c'est que je suis seul à voir qu'ils sont vilains. Les parents, eux, ils disent qu'ils sont gentils, mais, moi, je sais que ce n'est pas vrai, parce que la couleur, autour d'eux n'est pas la même que, celle de maman par exemple. Et si j'en parle, on me dit : « quelle couleur ? ». Alors, je me tais, et j'ai peur de ne pas être comme les autres.

D'abord, je sais pas si je veux vraiment y aller à la grande école. Je me demande si tonton Thibault, me racontera encore des histoires quand je saurai lire. Maman, elle, c'est sûr, elle continuera, parce qu'elle m'a dit, que je serai toujours son bébé.

J'aime surtout l'histoire du prince charmant qui attaque le dragon et qui sauve la princesse. Maman dit que c'est l'histoire de la vie. Je ne comprends pas ce qu'elle veut me dire.

Le soir je rêve que je suis un prince, sauf que j'ai peur des dragons et que j'aime pas trop les filles. Elles tirent les cheveux.

Tous les autres garçons disent que les dragons n'existent pas. Moi, je suis sûr que si. J'en trouverai un quand je serai grand. Ce sera mon ami.

Il n'y a qu'Émilie qui me croit. Elle sera ma princesse. Elle, elle tire pas les cheveux. Et même si tout le monde me dit qu'une princesse, c'est jamais noir, elle sera ma princesse quand même.

D'abord, je ne m'en étais même pas aperçu qu'elle était noire, je ne l'avais jamais remarqué. C'est là que j'ai commencé à voir la couleur de la peau, la couleur des cheveux et je ne voyais plus la couleur autour des gens. Tant mieux, je préfère être comme les autres. Et en plus c'est bien de voir tout ça.

L'autre jour, j'ai été à un mariage. Ils étaient jolis les mariés ! On est entré dans une grande maison et eux, ils sont allés jusque devant. Il y avait un monsieur avec une grande robe. C'est peut être un roi, je sais pas. Il a parlé plusieurs fois de Dieu, mais je sais pas qui c'est. En tout cas, je l'ai jamais vu, cela ne me dit rien ce nom là. Je sais pas pourquoi il est pas venu.

Tonton Thibault a dit qu'on ne le voyait jamais, parce qu'il était partout et qu'il était trop grand. C'est un géant sûrement.

J'ai quand même un peu compris quand mamie Agnès m'a montré une fourmilière.

En vrai, c'est comme si, quand je regarde, je suis le géant Dieu et que les fourmis c'est tout le monde. Moi je les vois mais elles ne me voient pas, enfin pas en entier. Et je suis partout, parce que je suis tellement grand que je peux faire ce que je veux dans la fourmilière. Et si je souffle dessus, elle pense qu'il y a du vent.

Quand même, ça me rassure pas qu'il me regarde tout le temps. De quoi il se mêle d'abord ?

En tous les cas, je vais me marier avec Émilie. Quand je le lui ai demandé, elle m'a dit oui, à condition que je reste gentil et qu'on partage toujours notre goûter.

Je savais pas qu'on pouvait devenir méchant d'un coup. Elle a dit que oui, et que sa maman lui avait expliqué que tout le monde avait du bon et du mauvais, et que le mauvais pouvait toujours sortir d'un moment à l'autre.

Ça alors, il y a un Marc méchant dans moi !

Je sais pas si c'est bien de pas le laisser sortir, c'est peut-être pour ça qu'il est pas gentil.

Je vais lui dire de partir tout de suite, parce qu'après, je pourrai pas me marier avec Émilie.

Quand j'y réfléchis, mais oui, je l'ai déjà vu. C'était quand j'ai regardé dans le miroir et que j'ai fais des grimaces. Et Maman a dit : « ho! Le vilain petit garçon! ».. Je lui demande souvent de s'en aller, mais il veut pas ! Alors j'essaie de le rendre gentil, comme ça, je serai un Marc tout entier mignon.

Comme maintenant je suis un grand garçon, Maman m'a amené dans le cimetière. C'est là où on met tous les gens qui sont morts. Je croyais que c'était plus loin que ça, la mort. Il faut juste prendre le bus, il s'arrête trois fois, après on descend, et on marche un peu. J'ai mis une fleur sur la tombe de mon Papa. Il paraît qu'il faut faire ça pour bien se rappeler de tous les gens qui sont plus avec nous. Enfin, je comprendrai jamais les grandes personnes, j'y pense toujours à mon Papa, et les parents aussi.

En plus, il y a un truc bizarre. Alors, le corps reste et on l'enterreBonEt l'âme s'en vaoui. Le corps, c'est tout ce qu'on peut toucherBien. Et l'âme, c'est que l'on ne voit pas, mais qui est notre vrai nous....Alors là, j'ai un problème !

Il y avait un Marc gentil et un méchant, et maintenant il y a un faux et un vrai.

J'ai mal à la tête ! Je dois pas encore être assez grand. En plus, je me demande si les parents le comprennent, eux. Ils vous expliquent...et ils bégaient, ils se grattent la tête, ils regardent en l'air...Bref, c'est pas trop net, tout ça.

Le plus simple, c'est de demander au docteur quand je serai assez grand pour comprendre.

A chaque fois, il me mesure avec un truc mignon qui a une tête de girafe.

J'aime pas aller chez le docteur. Quelquefois il est gentil, et quelquefois il fait un vaccin. C'est pour que je ne sois pas malade plus tard, alors je suis malade tout de suite. Mais c'est bien quand même. J'ai le droit d'acheter des bonbons à la boulangerie juste à côté de la maison du docteur.

Maman dit qu'il y a toujours de bonnes choses en même temps que les mauvaises. C'est sûrement de ça qu'elle veut parler. Et aussi, de quand on est malade. Quand on tousse c'est pas bien, mais on te donne du sirop à la fraise et ça c'est bon. Il faut en prendre qu'une cuillère. Cela ne me dérangerait pas d'en prendre deux mais Maman dit qu'il faut être plus âgé. Je ne vois pas le rapport.

Peut-être que Mamie Marie, elle, elle peut en prendre deux, elle a dit qu'elle a mal aux jambes parce qu'elle est âgée. J'espère que j'aurai pas mal aux jambes quand j'irai à la grande école.

De toute façon, je la porterai quand elle sera petite et que je serai grand. Il faudra que je porte aussi Mamie Agnès et Maman. J'aurai du travail ! Tonton Thibault pourra m'aider. Mais, j'y pense, il est sûrement vieux lui aussi. Une fois, je l'ai entendu dire qu'il en avait assez de jouer les chevaliers du moyen-âge. Je me demande comment je vais faire.

Je vais demander un petit frère à Maman. A deux, c'est plus facile.

Bien sûr, au début, il y a des inconvénients. Mathieu, lui, il vient d'avoir un bébé. Il pleure tout le temps. Il se

réveille la nuit. Bref, c'est risqué. Le pire, c'est qu'on n'est pas sûr du résultat, il peut venir aussi une fille. Une fille, ça peut pas porter les parents.

Quand j'en ai parlé à Maman, elle m'a répondu qu'elle n'avait pas trouvé de papa. Là non plus, je vois pas le rapport. Moi, par exemple, j'ai pas de papa, et j'existe quand même. En plus elle voit rien. Il y en a pleins à la sortie de l'école, dans les magasins, quand on se promène dans le parc.

Je vais trouver un papa pour Maman. »

Marc avait pris sa décision et rien n'aurait pu le faire changer d'avis.

Il partait tous les matins à l'école, avec du soleil dans la tête. Il regardait le ciel immense, puis les nuages. Les nuages étaient des grands voyageurs et savaient dessiner toutes sortes de formes. Ils semblaient envoyer des messages que les grands ne savaient plus voir, ou seulement de temps en temps, le temps de retrouver leur âme d'enfant. Ils pouvaient survoler tous les pays, toutes les mers. Ils connaissaient la terre et en même temps le ciel.

Marc ne perdait pas une miette de la nature qui l'entourait. Il passait du ciel aux nuages, puis du nuage à l'oiseau qui se posait sur le bord des fenêtres.

Il savait voir les fleurs. Et même, si ces fleurs étaient enfermées dans un petit carré de terre bien tassée dans un pot posé sur un balcon, elles avaient peut-être quelque chose à lui dire. La fleur plantée là, ne connaissait pas la fraîcheur des prairies, mais sans doute, savait-elle, au fond d'elle-même, que cette prairie existait. En échange de sa liberté, la main de l'homme lui montrait parfois son aspect le plus doux et elle ignorait que la même main pouvait tenir une arme.

Quand on demandait à Marc ce qu'il voulait faire plus tard, il

répondait « zardinier , parce que ça plante des graines et que ça pousse ».

Des tas d'images emplissaient le quotidien de Marc, mais il avait désormais autre chose à remarquer.

Dès qu'un papa potentiel se présentait dans son champ de vision, il l'observait avec le plus grand intérêt, en se demandant s'il serait un bon papa pour maman et pour lui.

La tâche ne serait pas facile. Il y avait ceux qui avaient déjà une maman, ceux qui faisaient peur à Marc, ceux qui ne lui plaisaient pas et ceux qui n'auraient pas plu à Maman.

Il avait déterminé des territoires de recherche. Par exemple, le parc était un bon endroit.

Marc avait peur que maman trouve toute seule, surtout à son travail.

« Parce qu'au travail de maman, ils sont tous habillés avec un habit de la même forme et un truc autour du coup. C'est sûrement pour faire joli, mais moi, je trouve que c'est moche » avait-il raconté à tonton Thibault qui avait éclaté de rire. Et il avait ajouté : « comment veux-tu que je le reconnaisse »

Bref, il fallait être patient, et ne pas perdre de vue, qu'il fallait continuer à grandir, pour enfin comprendre.

Des aventures ordinaires

Témoins de lumière.

THIBAULT

« Le veilleur »

Des aventures ordinaires

C'était un jour d'automne, tout proche de Toussaint.
C'était un jour tourbillonnant de feuilles que l'on disait mortes, un jour explosant de couleurs.

C'était l'heure pour les arbres, d'ôter leur parure et la ronde folle des feuillages ressemblait à une explosion de joie, aux fêtes que l'on célèbre pour un départ ; ces départs où l'on quitte quelque chose pour commencer ailleurs une autre vie ; ces départs, où se mêlent la tristesse et l'espoir.

Le vent était complice des grands arbres et des petits, et là haut, quelques feuilles retardataires s'accrochaient aux branches.

Était-ce la peur qui les retenait encore, ou bien le souhait de profiter encore de la compagnie des oiseaux ? Était-ce l'envie d'entendre un peu plus, les murmures de la sève qui essayait de raconter la racine, et la vie cachée du sous-sol ?

La sève reliait le ciel et la terre, et sa matière coulante avait besoin de l'arbre et l'arbre avait besoin d'elle. Aujourd'hui, l'arbre se préparait à s'assoupir doucement et la sève redescendait lentement. Le temps de ce repos était nécessaire après cette activité fébrile. La vie reviendrait, plus forte, plus intense, enrichie de l'expérience des derniers bourgeons, du travail des brindilles nouvelles.

Thibault réfléchissait et ne pouvait s'empêcher de se comparer à un arbre, dont le tronc serait son corps. En lui, grouillait la vie invisible des molécules. En lui, tout vibrait sans même qu'il y pense. Le passant ne voyait pourtant de lui, que son corps comme il ne voyait de l'arbre que l'écorce.

Il pourrait s'endormir comme on meurt, et se réveiller ensuite comme on naît. De la même façon, la nature s'endormait, le temps d'une saison. Qui sait ! Chaque plante vivait peut-être cette saison, comme lui, Thibault ne percevait qu'une nuit de sommeil !

Un jour, le souffle quitterait Thibault aussi, tout s'éteindrait peu à peu, et son âme s'envolerait, enfin libérée, ou obligée de renaître.

Décidément, tout le ramenait à la mort ! Il fallait cacher ses pensées, car on dirait encore, qu'il n'arrivait pas à tourner la page.

Pourtant, un frère, un ami si cher, pouvait-il être ramené à une simple page du livre de sa vie, un feuillet ordinaire, qu'il suffirait de tourner, pour découvrir la suite. Il fallait lire la fin de l'histoire, qui n'était pas celle que l'on avait imaginée. On avait cru vivre un roman qui se terminait en drame.

Alors, on s'arrêtait sur la page fatale, comme si les mots pouvaient changer et revenir à ce que l'on avait prévu. On ne voulait plus continuer parce qu'il ne règnerait pas le bonheur que l'on avait rêvé, parce qu'il y manquerait les phrases que l'autre aurait inventées. Pouvait-on poursuivre une lecture, lorsqu'une des parties restait incomprise ? Car Thibault ne comprenait pas.

Comment son frère si jeune, si pur, avait-il pu s'en aller ? Pourquoi, alors que son enfant allait naître? Pourquoi ...?

Il se remémorait maintenant toutes les étapes de cette disparition. Il se revoyait lui conseillant de consulter un

médecin pour cette gêne dans la poitrine qu'Arnaud ressentait souvent. Personne n'avait imaginé qu'il était déjà trop tard. Il ne voulait pas penser à l'avancée douloureuse de ce quelque chose qui l'avait rongé, qui l'avait vidé de ses forces. Il ne voulait pas se rappeler cette lassitude dans le regard, ce découragement, et cette lutte acharnée, la dernière, que son frère continuait à mener. Pour lui-même ? Non !..... Pour eux tous.... ! Il voulait oublier l'amaigrissement qui lui donnait l'air encore plus frêle, l'intonation fatiguée de sa voix qui simulait parfois la volonté, jusqu'à nous laisser croire, que tout pouvait encore arriver.

Thibault s'efforçait de revoir l'image du frère d'avant, son attitude déterminée, ses yeux rieurs, ses paroles douces et attentives qu'il offrait comme des cadeaux à la terre entière. Il voulait entendre encore la joie dans ses propos, qui savait convaincre le pessimiste le plus endurci.

Il se rappelait son courage, le courage de ces gens, qui, sans démonstration tapageuse, dans un corps apparemment fragile et qui semblait vouloir se briser d'un moment à l'autre, vivaient l'éclosion de l'âme.

On sentait en lui une force bouillonnante et sereine à la fois, comme une grandeur que l'on aurait voulu atteindre, un tout petit quelque chose qui vous envahissait ; et quand on lui demandait ce que c'était, il répondait : « c'est l'Amour », dans un immense sourire qui vous enveloppait de tendresse. Alors, vous vous sentiez cloué au sol, tout en voyageant vers le ciel, vous oubliiez le temps et l'espace.

Peut-être, à ce moment-là, aviez vous rejoint votre âme vous aussi, mais l'instant était vite envolé.

Alors, on l'interrogeait encore pour savoir comment renouveler en soi, cet état de paix, et comment le garder ?

Il répondait comme si cela était évident : « si j'ai ouvert une porte, il ne faut pas la refermer, et quand tu le voudras, tu

l'ouvriras toi même ».

La réponse énigmatique vous rendait soudain muet, et mettait votre cerveau en ébullition. Il vous laissait alors à votre réflexion en vous rappelant en riant, que vous imitez toujours aussi bien la carpe.

Thibault poussa la grille du cimetière, lentement, avec le moins de bruit possible, comme si l'intrusion d'un vivant pouvait déranger les morts.

Malgré sa tristesse, il ne pouvait s'empêcher d'admirer la beauté du lieu, tout chargé de fleurs en cette période, les couleurs flamboyantes et le beau gris uni du ciel.

Il déposa, lui aussi, son offrande au cher disparu, et dans un éclair, il entendit à nouveau ses dernières phrases.
« Ne pleurs pas, je serais toujours avec toi.
Trouve-toi, ...et tu me retrouveras. ».

Ces paroles, qui, Thibault le sentait, étaient un dernier cadeau, demeuraient incompréhensibles. Bien sûr, intellectuellement, il les comprenait, mais il savait que cela ne suffisait pas. Thibault devinait qu'elles étaient les clés de sa vie, comme elles pouvaient l'être pour n'importe qui, donc qu'elles étaient les clés de « La Vie ».

A ce moment-là, une feuille tourbillonna doucement sur la tombe, et se posa délicatement sur le nom du défunt. Thibault se précipita rageusement pour jeter au loin cette feuille qui semblait confirmer ce que les autres disaient,ils disaient maladroitement, qu'il fallait oublier. Il serrait les poings et dans sa colère, il faillit ne pas voir le moineau curieux qui pépiait en le regardant, la tête penchée dans une question non formulée.

Thibault interpréta cela comme un signe qui lui était

envoyé. Arnaud disait toujours, que des milliers de signes nous montraient le chemin, mais que nous voyions encore moins que des aveugles, et encore, que notre intuition nous les dévoilait parfois, instantanément, et que notre mental s'en emparait immédiatement et détournait les messages.

Il repartit le cœur plus léger, c'était comme si son frère était là et guidait ses pas. C'était comme s'il sentait sa présence bienveillante.

Sa colère avait déclenché quelque chose.

Il se rappelait les paroles d'Arnaud, des paroles qu'il avait du mal à bien intégrer. Ils avaient eu un jour, une longue discussion sur la « compréhension de l'événement ». Il revêt comme dans un rêve toute la scène.

Assis sur un tabouret, les avant bras appuyés sur ses longues jambes maigres, le buste penché en avant comme pour délivrer des secrets, Arnaud expliquait et réexpliquait, les mêmes notions, de manière différente, pour être mieux compris.

Il répétait que, lors d'une épreuve, nous essayions désespérément de comprendre ce qui nous faisait victime. En fait, nous pleurons sur nous-mêmes, et ce que nous trouvions injuste, ce n'était pas, par exemple, la disparition d'un être bon, mais la privation qui nous était imposée de cet être. Ensuite, intuitivement, nous allions vers la responsabilité, mais notre intellect donnait très vite à ce mot, la signification de culpabilité. Ici, nous entrions dans une spirale « victimisation-culpabilité », qui nous amenait parfois, au plus bas.

Il rajoutait qu'il était tout à fait normal d'être triste,

mais que si nous voulions passer le cap, il nous fallait comprendre comment cette épreuve nous enseignait la Vie, comment elle nous montrait notre ignorance de la vraie personnalité des êtres proches. Elle nous dévoilait aussi, le côté le plus inattendu de nous-mêmes, notre lâcheté ou notre courage, notre faculté d'adaptation, notre inaptitude toute humaine, à refuser les coups du sort.

Oui, répétait-il, l'événement n'était rien. Ce qui était important, c'était comment on le vivait d'abord, comment on l'acceptait ensuite, puis comment on le dépassait.

Pour lui, l'incarnation n'était qu'une étape d'une scolarité difficile et nous venions sur terre comme à l'école, pour acquérir des connaissances. Il rajoutait ensuite, en regardant dans le lointain, ou plutôt en entrant en lui-même, que si nous arrivions à comprendre cela, les épreuves endurées, assumaient leur principale fonction, celle de tester notre capacité à aimer.

Celui qui quittait la terre, rentrait chez lui, pour, peut-être, repartir plus tard, sous une autre apparence. Notre condition humaine ne donnait pas accès à la reconnaissance des âmes, du moins, dans un premier temps.

Thibault réfléchissait. Toutes ces paroles résonnaient comme des vérités, cependant, il n'en entendait que l'écho. Il lui faudrait maintenant trouver la source. Il devait maintenant choisir un chemin. Celui qu'avait emprunté son frère lui donnait un sentiment de sécurité dont il avait besoin, mais il était important de ne jamais oublier les mots d'Arnaud.

Quand Thibault disait à son frère qu'il voulait devenir comme lui, Arnaud répondait avec force, qu'il se tromperait alors dans ses choix, car, s'il existait de multiples chemins,

que beaucoup pouvaient prendre, l'objectif de chacun était de se trouver soi-même. Ces multiples chemins, ce même objectif, devait rester personnalisé, individuel, car il ne fallait pas oublier que nous partions de l'homme pour aller vers la divinité, que nous étions attachés à la terre et essayions désespérément de rejoindre le ciel. Nous étions totalement identifiés à notre corps. Chaque parcours était unique, parce que nos expériences étaient différentes.

Bien sûr, Arnaud pouvait accompagner Thibault, il pouvait l'aider à trouver les portes, mais seul Thibault devait les pousser.

Alors, quand Thibault aurait trouvé le pays intérieur, il demeurerait seul. S'il s'obstinait à reproduire un modèle, il ne trouverait rien.

Paradoxalement, se trouver, c'était découvrir aussi les autres, c'était redécouvrir notre origine réelle, et cette origine nous était commune. Arrivé à ce niveau, l'individualité n'existait plus, seul régnait l'unité, le retour à notre essence divine. Notre véritable nature était souffle de vie, celui-là même qui animait chaque être, plante, animal, humain, pierre, terre, montagne, étoile.

Arnaud lui rappelait, alors, en chuchotant presque, les paroles de l'évangile : « Je suis le chemin, je suis la vérité.. » Et il l'interrogeait : « que veut dire pour toi, cette phrase ? » Thibault restait un instant silencieux, car il sentait qu'il ne comprenait pas vraiment. Ses premières réactions seraient celle de l'intellect, elles le ramèneraient à la matière, elles le pousseraient à chercher à l'extérieur ce qui était à l'intérieur. Or le « je », ne devait pas représenter l'image humaine de celui qui vous enseignait. Le verbe « être » devait être compris dans le sens le plus élevé ou le plus profond. Tout devenait ainsi plus clair. Nous ne devons pas suivre

l'homme, mais l'être intérieur qui s'exprimait par une bouche humaine.

Désormais, Arnaud pouvait être le chemin, la piste qui le mènerait à lui-même, car Thibault avait maintenant compris qu'il fallait faire la différence entre les mots de « son frère » et l'enseignement « du frère ». Mais il faudrait être vigilant, la voie n'est pas le but. Beaucoup se perdaient sur la route de la lumière.

Thibaud pensa qu'il était désormais, comme un enfant apprenant à marcher. Il avançait dangereusement vers sa mère qui lui tendait les bras pour le rassurer. Cependant, chaque enfant savait que l'objectif à atteindre n'était pas sa mère mais son indépendance.

Thibault poussa la porte de son appartement. Tout lui rappelait son frère, mais on n'était jamais vraiment seul, quand on était accompagné de l'absence. On lui conseillait de sortir, de voir du monde, mais comprenait-on, qu'ici ou ailleurs, isolé ou dans la foule, Arnaud n'était plus ? Notre meilleur ami était le temps, et la méthode pouvait être efficace. Elle l'était le plus souvent.

Thibault sentait pourtant que l'artifice, même s'il atténuait l'intensité de la douleur, n'était qu'une fuite. Cette fuite était sans doute nécessaire pour d'autres, il devinait qu'elle ne serait pas bénéfique pour lui. Il décida de se faire face et de commencer le travail tout de suite, et c'était tout un programme : « connais-toi toi-même »

Il ne savait par quel bout commencer. Ce qui lui manquait, c'était la confiance, celle que donnaient les mots, les gestes, le regard, de celui qui pouvait vous transmettre la connaissance, même si Arnaud expliquait que la connaissance sans l'expérience n'était rien. Pourtant, quand Thibault y

réfléchissait, Arnault était toujours présent en lui. Il savait ce qu'il dirait ou ferait. Seule manquait la matière.

Thibault s'était allongé sur le canapé, les mains croisées sur sa poitrine. Il se demandait comment éviter les pièges de la terre.

Il se demandait ce qu'Arnaud lui aurait conseillé.

Lorsqu'une personne venait le consulter, qu'elle tentait d'exprimer ce mal être des gens qui savent qu'ils passent à côté de quelque chose, il lui conseillait de ne pas regarder le problème comme on se regarde dans un miroir.

Le plus souvent, nous fonctionnions à l'envers, comme si la réalité était notre reflet dans la glace.

Ce que nous croyions être, c'était l'image, là, en face de nous, celle que les autres voyaient aussi, avec les yeux, seulement avec les yeux.

Ce qu'il fallait faire, c'était regarder le personnage dans le miroir, comme quelqu'un d'extérieur, qui avait sa propre vie. Même s'il avait un peu de nous, cet être-là, était animé par l'« ego », l'intellect, la matière.

Il ne devait rester, de celui qui observe, que l'essence, l'origine de la création de cette image. Le premier travail était d'essayer d'avoir conscience de son corps.

En réalité, nous croyions être « un », nous croyons être un corps. Il fallait d'abord passer par l'étape du « deux », corps et esprit, pour rejoindre la véritable unité. C'était une notion difficile à comprendre, contrairement à ce que nous pouvions penser et Arnault éclatait d'un grand rire sonore, quand on lui expliquait les exercices physiques qu'il était bon de reproduire pour y arriver.

Non ! Avoir conscience de son corps, c'était intégrer totalement ce qu'il était vraiment, c'est à dire, une enveloppe,

un costume taillé sur mesure pour notre voyage sur terre, un véhicule formidable, qui ne serait rien sans notre volonté.

Il ne suffisait pas d'énoncer ces idées, mais de les réaliser en soi et paradoxalement, dans son corps.

Il fallait convaincre le corps, lui faire admettre qu'il n'était rien, et ici, la matière se rebellait.

Thibault avait souvent rendu visite à une voisine hospitalisée après une attaque cardiaque. Sarah avait tenté de lui expliquer ce qu'elle avait ressenti et comment elle se sentait parfois, séparée de son corps.

Thibault se demandait s'il était nécessaire de passer par ces épreuves pour pouvoir comprendre.

S'il était certain que l'événement accélérerait le processus d'intégration, Thibault espérait échapper à la maladie ou à l'accident, et ma foi, se disait peu pressé.

Il commença donc le travail par des notions plus simples.

Le corps avait besoin d'être soigné, bien sûr, mais comme on entretient une machine pour qu'elle fonctionne correctement, comme un objet important mais pas essentiel.

Il ne s'agissait pas d'ignorer les moments heureux, les joies de la matière et les plaisirs du corps, encore moins de les refuser. Ce serait encore donner une mauvaise interprétation à cette notion.

Non, il fallait vivre pleinement sa vie, mais en toute conscience. C'est là que commençait la grande lutte contre l'« ego ».

Le combat contre nous-mêmes était le plus difficile. L'âme, depuis si longtemps enfermée, avait besoin de se renforcer. Elle se sentait souvent fragile devant un ego habitué à toutes les armes de la terre, prêt à toutes les perfidies. Elle se doutait de sa malice, sans en deviner toute l'ampleur. L'« ego », dans sa grande habileté, savait même,

nous laisser croire qu'il était vaincu et nous menait dans l'ombre, par le bout du nez, sans que nous le sachions.

Souvent, nous donnions un sens matériel au mot combat et nous nous trompions de lutte. Il ne s'agissait pas ici de détruire l'ego, mais de l'appivoiser, puis d'en faire un ami. L'« ego » avait oublié qu'il était là, avant tout, pour défendre l'esprit, et que le corps n'était qu'une armure. Peu à peu, il mettait toute son énergie à protéger la cuirasse et oubliait l'existence de ce qui l'habitait.

La vigilance était notre meilleure arme dans ces joutes. Oui ! La vigilance ! Dans cette étape comme dans les autres, nous devons nous tenir sur nos gardes.

Chaque mot, chaque phrase, chaque pensée, chaque action et réaction pouvait contenir l'empreinte de l'« ego ». Il pouvait être caché, tapi dans un coin et apparaître au moment le plus inattendu. L'esprit devait rester toujours en alerte, jusqu'à ce que l'« ego » comprenne que notre intention n'était pas de le faire disparaître. Nous devons marcher ensemble, vers la lumière, le temps de notre incarnation.

De longs bâillements, entrecoupaient les réflexions de Thibault, la journée avait été rude. Il se faisait tard et il continuerait demain ses recherches.

Il travaillerait, dès maintenant : « la vigilance ». Il s'évertuerait à remarquer chaque détail, à ne rien laisser au hasard, il s'exercerait à ne pas se perdre dans les bavardages intérieurs faisant uniquement appel au mental.

Désormais, il serait un veilleur.....

Hé bien! Cela commençait mal !

Thibault s'était soudain profondément endormi.

Des aventures ordinaires

SARAH

« Maudite petite voix »

Des aventures ordinaires

Sarah avait rangé soigneusement les livres qu'elle avait empruntés à la bibliothèque, dans son sac à dos. Elle donna un coup d'œil au miroir placé près de la porte de l'appartement, pour être certaine qu'elle était présentable. Elle avait appliqué un peu de fond de teint sur son visage et coloré ses pommettes, pour se donner l'illusion d'avoir bonne mine, mais son regard, encore terne, trahissait la lassitude. Elle referma la porte à clé derrière elle et sortit.

Elle marchait lentement tout en réfléchissant. Elle regardait autour d'elle et observait l'arrivée du printemps. Cette année, il naissait brusquement. Il avait jailli au moment où on s'y attendait le moins.

« La semaine dernière, il neigeait encore » se dit-elle. Aujourd'hui, elle découvrait, ...ici, quelques pâquerettes, là, un pissenlit, Oui! ...Là bas, c'était bien une abeille qui virevoltait, au-dessus du gazon.

Ma foi, elle aimait bien les plaisanteries de la nature quand le soleil revenait. On pouvait remarquer des rayons d'optimisme sur les visages que l'on croisait. Tout paraissait soudain plus gai.

Vraiment, comme il faisait bon aujourd'hui !

Elle s'assit sur un banc dans le petit jardin proche de la bibliothèque, pour profiter de la douceur de l'air. Cet endroit pas très grand, coincé entre deux routes, dont l'une était très fréquentée et notamment par les cars de tourisme qui s'arrêtaient devant la basilique, était pourtant très reposant.

La nécropole des rois de France était restée malgré tout, un lieu de prière et imposait peut-être le respect. Elle n'écrasait pourtant pas les lieux de sa présence, mais on la sentait là, comme pour rappeler que la lumière n'était pas que néons.

Quelques moineaux s'approchaient de Sarah prudemment, tournant la tête à droite, puis à gauche, quémandant quelques miettes qu'elle ne pouvait offrir. Quand ils se furent envolés, ayant compris qu'ils ne tireraient rien d'elle, un autre apparut. Il s'était bien gardé de faire tapage de sa trouvaille et dégustait seul, un grain de raisin de taille raisonnable, un vrai festin, l'orgie à l'état pur. Il n'osait pourtant pas piquer la pulpe délicieuse, sans lancer des coups d'œil craintifs alentour. La scène était amusante. La saison commençait bien pour cet oiseau-là.....Pas pour Sarah.

Tout bourgeonnait à une allure extraordinaire, si bien que le contemplatif pouvait imaginer que, même les éléments de la nature se liguèrent contre lui.

Contemplatif ! Voilà un mot qui risquait de quitter le dictionnaire. A moins qu'il ne s'accroche. Et si, par un hasard improbable, quelqu'un cherchait à savoir ce qu'il devenait ? Et si, un individu, « bizarre » sans doute, ne le trouvait pas si dépassé, et le chargeait du doux manteau du souvenir à retrouver ? Hé! ...C'est que ces individus-là existaient encore, ...peu nombreux, il est vrai. Une espèce en voie de disparition.

Ils se cachaient peut-être, sous une apparence plus conforme à l'air du temps. C'est qu'il fallait avoir l'air pressé, débordé, ne croire en rien d'autre que la matière, n'être que ce que l'on peut avoir, ...posséder, ou, au moins, le simuler. Si bien qu'on finissait par y croire, et qu'on oubliait ce que l'on était vraiment.

On s'enfonçait alors, dans un mal être, un malaise indéfini, ou plutôt indéfinissable. Et comme il fallait bien nommer cette chose, on classait votre état dans le grand fourre tout du stress, où vous étiez censé vous reconnaître,

mais tout de même continuer ; continuer à être productif, à vous ignorer, à servir un Dieu impitoyable : l'argent. Rien n'importait plus que les dividendes de l'actionnaire.

Ne vous répétait-on pas que, sans eux ...il n'y aurait plus de travail ? Pourtant on licenciat aussi pour augmenter des bénéfiques déjà importants.

On devinait alors une présence invisible et menaçante, habillée de sous-entendus. Le spectre hideux du chômage vous guettait, équipé de caméras de surveillance, pour votre sécurité, ...évidemment !

Et le chômage, c'était le regard de pitié ou de mépris. C'était, ne plus exister.

Il fallait se conformer à l'image type de la perfection. Il était donc indispensable de s'habiller selon la norme de l'entreprise, de la profession, ou du moins, selon ce que nous voulions paraître.

Encore fallait-il surveiller son poids, être gros, c'était la pire des tares.

On se devait d'être en bonne santé, heureux de vivre, mais pas trop, avec un brin d'humour et beaucoup de sérieux.

Il était indispensable d'avoir des diplômes, mais pas nécessaire d'être intelligent.

Le mot intelligence, lui, ne disparaîtrait pas du dictionnaire, il changerait seulement de signification. Si bien que ceux qui l'était encore l'ignorerait, et on les exploiterait pour les jeter après usure.

Vous pouviez réfléchir, bien sûr, mais en secret, chez vous. Utiliser son intelligence à autre chose que le calcul de l'apparence à adopter, c'était se condamner à la clandestinité, c'était avoir une attitude dissidente. Pour avoir la paix il fallait faire semblant.

L'intelligence était une caractéristique de l'homme, qui depuis toujours, était considérée comme un danger, une menace pour la sécurité publique.

Ce que les totalitarismes n'avaient pas réussi à détruire, « le marché » y parviendrait.

Les nécessités du « marché » avaient bon dos. Comme toujours, derrière ce prétexte se cachait le goût du pouvoir, la soif de possession des richesses.

Le « marché » était un alibi, comme l'était celui de la foi, dans les guerres dites de religion. Seule l'ambition de régner sur des territoires, sur des populations, était à l'origine des conflits. Quand il ne s'agissait pas du salut de nos âmes, il y avait le salut de nos corps.

On voulait nous faire croire que se taire, se soumettre, c'était faire preuve de capacité d'adaptation. Ainsi on faisait de nous des esclaves avec notre consentement.

Nous étions entrés dans l'ère de « l'avoir l'air ». « Avoir l'air » suffisait et notre paresse bien humaine s'en accommodait, et notre lâcheté aussi.

« Avoir l'air », « faire semblant », autant de choses dont Sarah était bien incapable.

Elle avait résisté tant qu'elle avait pu, mais on n'échappe pas à l'inéluctable. Elle avait été mise de côté, trop vieille, rebelle, inadaptée.

Inadaptée ? A la nouvelle donne du paraître, certes ! Car on n'avait rien à lui reprocher sur son travail... Vieille ! On est donc vieux à quarante cinq ans ! Rebelle ? Est-on rebelle quand on ne demande que le respect ?

Alors, avait commencé l'affreux harcèlement où on vous rabaisse, on vous ignore, on vous méprise... Et tout cela sous l'œil complaisant des nouveaux collègues, qui eux, « ont l'air » et avec la bénédiction des anciens, des compagnons du

début, qui s'évertuent à « faire semblant ». Ils vous trahissaient, non par méchanceté, mais par lâcheté, en pensant ainsi échapper à la coupe sombre, pour ne pas être les prochains. Ils ne se rendaient pas compte, que c'était cette attitude-là, justement, qui les condamnait à devenir ces prochains.

Elle avait résisté, jour après jour, se demandant combien de temps elle tiendrait encore. Mais son cœur avait lâché avant sa volonté.

Elle avait senti soudain l'horrible étreinte qui vous serrait à vous étouffer, qui vous faisait écarquiller les yeux et chercher vainement l'air indispensable, celle qui vous faisait grimacer et déformait votre visage, pour expulser la terrible souffrance. L'odieux poignard vous transperçait et vous sentiez le regard effrayant de la grande faucheuse.C'était elle ou vouset vous vous défendiez.

Mais il n'était pas encore l'heure pour Sarah.

Après un long séjour à l'hôpital, elle ne put reprendre le travail, mais elle était en vie..... N'était ce pas l'essentiel ?

Être en vie, n'avait plus du tout la même signification pour Sarah, désormais.

Finie la vie d'avant ! Finie la course sans fin ! Elles étaient loin les heures de train, les heures d'arrivée et celles de départ. Terminés les coups de fil incessants,les rendez vous rentables et ceux qui ne l'avaient pas été,et les chiffresles chiffres des recettes, et ceux des dépenses, les bons et les mauvais,et les perspectives d'ouverture des marchés, leurs performances espérées, leurs chutes redoutées.... Et puis, ... l'arrivée à la maison comme un vent qui s'apaise, prêt à redoubler de violence,les

repas,le rangement, les conversations suivies d'une oreille distraite, l'œil rivé sur l'ennemie implacable : la montre !

Aujourd'hui tout était différent.

Vous aviez tout le temps de réfléchir dans vos heures d'immobilité et de souffrance. Le temps!!Le temps s'écoulait au milieu des « bip, bip, » des machines qui vous assistaient, rythmé par les heures de soins, les heures des repas, les heures de visites.

Qu'était ce corps que l'on cherchait à parer, à transformer, à cacher ou à montrer ? Qu'était-il ? Une simple machine que l'on poussait à mort parce qu'on la croyait invulnérable, un costume que l'on portait le temps de l'incarnation, une enveloppe à laquelle on s'identifiait

Cette idée d'identification au corps était maintenant pour Sarah, une évidence. Elle la comprenait avec son intellect bien sûr, mais elle pouvait dire qu'elle le vivait, qu'elle le sentait au plus profond d'elle-même. Clouée dans ce lit d'hôpital, Sarah s'était sentie séparée, comme si deux personnes vivaient à travers elle. L'une survivait difficilement, elle n'était que matière, chair malade reliée à l'autre par la conscience d'exister. Cet autre était esprit, invisible mais présent, relié au corps par le cerveau, comme un informaticien devant son ordinateur. C'était très curieux et Sarah réalisait comment cette deuxième partie d'elle-même, la plus importante, avait été libérée grâce à la maladie. Cet événement avait ouvert une porte. Tant que l'esprit s'identifiait au corps, il restait prisonnier.

Ce sentiment de liberté retrouvée lui apporta une joie qu'elle n'avait jamais ressentie, une envie de se battre, de vivre pleinement sur cette terre, pour expérimenter ses nouvelles découvertes.

On l'avait félicité d'en « être sortie », et on avait évoqué sa résistance physique. Mais Sarah souriait, car elle savait que la force intérieure menait le jeu à notre insu.

Elle se sentait encore dépendante de ce corps qui s'obstinait à la lenteur, mais son esprit prenait la fuite et ce que l'on appelait « rêves » avaient, pour elle, des accents de réalité.

Soudain ses souvenirs s'échappèrent. Elle retrouva le banc, le jardin et la nature. Elle se leva et se dirigea d'un pas mal assuré vers la bibliothèque qui venait d'ouvrir ses portes.

L'espace adulte se situait au premier étage. Un escalier long et raide y menait. Maintenant qu'elle était malade et que la montée était difficile, Sarah se rendait vraiment compte de cette particularité.

C'est en prenant conscience de ses propres difficultés, de sa propre souffrance, que l'on pouvait comprendre celles des autres. Même si on ne pouvait qu'imaginer certaines d'entre elles, celles-ci demeuraient toutefois plus proches, plus accessibles à notre sensibilité. Un champ de perception s'ouvrait, laissant entrevoir des moments de partage qu'on n'aurait jamais pu envisager auparavant.

Il se passait quelque chose de plus étrange encore. Tout ce que Sarah apprenait, désormais, dans les revues, les livres, tout ce qu'elle voyait à la télévision, au cinéma, lui paraissait familier comme si elle retrouvait une connaissance perdue, ou plutôt oubliée. C'était comme si tout était en elle et qu'elle le redécouvrait. .. « C'est idiot ! » Pensait-elle.

Elle remit les livres lus, à la bibliothécaire, et fouina dans les rayonnages. Elle aimait cet endroit où tout se chuchotait, où la communication se voilait, se calfeutrait dans un confort ouaté.

Elle feuilleta quelques quotidiens, tourna quelques pages, ici ou là, retourna au milieu des romans et se décida pour plusieurs ouvrages. Elle abandonnait souvent son choix au hasard et elle était quelquefois déçue. Mais parfois, elle avait eu la main heureuse et avait découvert de merveilleux ouvrages dont on ne parlait que très peu.

Le chemin du retour fut plus difficile encore que l'allée. Pourtant elle s'obligeait à un minimum de mobilité. Et d'ailleurs, chaque arrivée lui paraissait une victoire, son appartement devenait plus accueillant et son fauteuil plus confortable.

Elle s'assit donc comme d'habitude, reprit les livres un à un, en relut les titres et choisit celui par lequel elle commencerait. Elle était maintenant à demi allongée et commença sa lecture.

En tournant une des pages, quelque chose glissa à terre. En se penchant pour le ramasser, elle s'aperçut que c'était un billet de train. Quelque chose arrêta son geste et elle ne put déterminer ce que c'était. Elle avait une appréhension à toucher le papier cartonné. Elle le saisit pourtant et elle put lire que le « Paris Lourdes » qu'elle tenait entre ses mains prévoyait un départ pour le surlendemain. Il y figurait aussi un nom ou un début de nom.

Elle téléphona immédiatement à la bibliothèque pour signaler la découverte et promit de ramener le billet, le lendemain. Elle rappela son adresse et son numéro de téléphone.

En reposant le combiné, elle se posa la question de l'identité du voyageur, de sa motivation. La maladie avait peut-être frappé la personne, peut-être accompagnait-elle quelqu'un.

Elle s'était rendue dans cette ville il y a quelques temps déjà. Elle avait été bouleversée par le nombre des malades, par le dévouement des accompagnateurs. Elle avait été surprise par la réaction de certaines personnes de son entourage, qui, enfermées dans leur scepticisme, se moquaient de toute cette ferveur.

Elle, qui n'était pas vraiment croyante, était fascinée, car pour elle, le vrai miracle était l'espoir merveilleux contenu dans ces regards, la foi profonde ressentie à l'approche des êtres souffrants qu'elle croisait. Elle sentait auprès de certains, une joie sereine, une envie de se battre malgré les tourments.

Et soudain, la curiosité des visiteurs, l'indifférence des touristes qui regardaient tout ceci, comme on va au spectacle, avaient quelque chose de choquant, d'indécents. Après cela, on se demandait qui était le plus triste, ...le malade ou l'observateur.

Elle s'apprêtait à reprendre sa lecture, lorsqu'en se levant pour déposer le billet sur la table, un choc la figea instantanément.

Elle avait senti un courant électrique la parcourir, c'était une vibration intérieure intense. Des images, des sons, des ressentis avaient accompagné la sensation. En l'espace de quelques secondes, des instants de la vie de quelqu'un d'autre l'avaient assaillie malgré elle.

Elle essaya de retrouver son calme et attendit que les battements de son cœur reprennent une allure normale. Puis elle fit un effort pour se rappeler ce qu'elle avait vu et senti. Tout avait été si vite ! Elle se demandait même si elle n'avait pas rêvé. Et elle l'aurait cru en effet, si, à ce moment même, elle n'avait pas été debout.

Elle avait vu des images défiler à grande vitesse, apparemment, le bord d'une route. Elles ne contenaient que peu de couleurs, La sensation était grisante. Ce devait être une moto roulant très rapidement. Puis, subitement, une série de flash s'étaient succédés : l'arrivée à un virage, un véhicule roulant très lentement, un coup de frein, un écart, une glissade qu'on essayait de contrôler en vain, le heurt violent contre la rambarde, la chute, la vision qui se brouille, puis le néant. Les images étaient accompagnées des bruits de l'événement entendus comme dans un écho, et, en même temps d'une impression d'extrême violence. La douleur n'y était pas, mais l'angoisse qui y était attachée, oui.

Avait-elle des hallucinations ? « Il faut vraiment que je me repose » dit-elle à voix haute, comme pour se persuader qu'elle était éveillée.

Elle décida de ne plus y penser, pourtant elle dormit très peu cette nuit-là. Tout ceci l'intriguait au plus haut point. Elle se leva le matin, en se disant qu'il fallait trouver le propriétaire de ce billet, il fallait qu'elle sache. Mais elle rejeta très vite cette idée, qu'elle trouvait maintenant idiote

Non seulement il serait difficile de trouver la personne, mais en plus, si cela arrivait, elle ne s'imaginait pas annoncer d'un air dégagé : « Dites-moi ! Vous avez eu un accident de moto ? » C'était ridicule !

Mais une petite voix lui soufflait que, d'une part, le ridicule ne tuait pas et ensuite, que si elle n'allait pas jusqu'au bout, elle mourrait plus bête qu'elle n'avait vécu. Ha ! Maudite petite voix..... L'impertinente ! Et bien, non ! Elle n'irait pas plus loin.....zigouillée la petite voix !

Et elle prépara un emploi du temps bien chargé, où figurait le passage à la bibliothèque, bien sûr, mais qui ne lui laissait pas l'occasion de revenir à des idées saugrenues.

Le soleil brillait comme la veille, partout les feuilles naissaient, les fleurs poussaient. Elle se sentait revivre et imaginait le moment où elle pourrait reprendre son travail. Elle fut interrompue dans ces projets d'avenir par un coup de sonnette à la porte. Elle regarda sa montre, ...le facteur peut être,une lettre recommandée sans doute.

Devant la porte se tenait un homme inconnu, appuyé d'une main sur une canne, un bouquet de fleurs dans l'autre main. Il la gratifia d'un grand sourire et se présenta. « Mr Zaïski, ... Antoine Zaïski, ...j'ai oublié un billet de train dans un livre remis à la bibliothèque. Je viens de m'y rendre et on m'a informé de votre coup de fil et donné vos coordonnées. ». Il lui tendit les fleurs en la remerciant. Jamais il n'aurait pu avoir une autre place à cette heure-là, le lendemain.

Elle le pria d'entrer, lui présenta un fauteuil, et lui proposa de boire quelque chose. Elle observait sa jambe raide, et ne pouvait s'empêcher de penser à sa vision. Il réprima une grimace de douleur en s'asseyant, et remarquant le regard inquiet de Sarah, lui expliqua : « c'est toujours douloureux, un accident de moto...un miracle que je m'en sois sorti vivant ».

Sarah en resta muette de stupeur. En allant chercher les verres, elle essayait de faire taire la petite voix qui chuchotait : « et bien tu vois, ce n'était pas si difficile que cela ! » Maudite petite voix !

Ils bavardèrent un long moment. La conversation avait débuté, bien sûr, sur leurs problèmes de santé respectifs, mais

elle prit vite un autre tour. Il lui avait dit ne jamais avoir douté de partir, au jour et à l'heure dite, et il avait ajouté, en scrutant son visage, comme s'il cherchait à déceler une expression qu'elle aurait voulu cacher : « vous même, vous saviez pour la moto, n'est ce pas ? ».

« En effet » répondit-elle, « j'ai rêvé ».

Mais il ne la laissa pas terminer sa phrase, non, elle n'avait pas rêvé. Quand il lui avait demandé plus de détails, elle avait éludé la question.

Alors, il lui avait parlé de psychométrie, de clairvoyance et de clair-audience, autant de choses qui la laissaient perplexe, car elle n'arrivait pas à admettre leur existence, elle ne le voulait pas.

Elle avait raccompagné Antoine Zaïski jusqu'à la porte. Il lui avait tendu une carte en lui proposant une autre rencontre, pour mieux se connaître, avait-il ajouté. Sarah l'avait prise en lui souhaitant bon voyage.

Elle souhaitait reprendre ses activités normalement, mais les propos de cet homme, lui revenaient sans cesse à l'esprit. Le sujet commençait à l'intéresser.

La petite voix ironisait : « le monsieur ne t'intéresse pas, peut-être? Non ? Hem..Hem ! Charmant ...n'est-ce-pas ? »

Maudite petite voix ! De quoi je me mêle...?

Donc, le sujet commençait à l'intéresser. Elle avait toujours vécu dans un milieu où les mots qu'il avait prononcés, étaient synonymes de superstition. Pourtant ...ces visions ...!

Elle avait besoin de concret, de palpable. Cependant, l'air était invisible et il existait ! L'expérience qu'elle venait de vivre confirmait peut-être, certains arguments.

Plus elle réfléchissait, plus elle trouvait des exemples qui allaient dans ce sens.

Elle avait rejeté tout cela, comme on chasse des idées malsaines. Elle avait ignoré certains phénomènes qu'elle n'était pas encore prête à voir.

Peut-être n'avait-elle pas voulu les remarquer, à causedu regard des autres dans lequel elle aurait lu qu'elle perdait la raison. Mais ce regard jugeait quand même, vous repoussait et vous oubliait.

Maintenant tout était différent, elle se documenterait sur ces sujets, elle chercherait en secret.

« Et pourquoi en secret ? » questionnait la petite voix.

Il y avait sans doute la peur d'être incomprise, d'être prise pour une illuminée, c'est vrai. Mais c'était plus que cela. Elle avait envie d'aller le plus loin possible et l'attitude des autres créait le doute. Le doute était favorable quand il s'agissait de se remettre en question. Le problème était que, celui insufflé par « ces autres », par son propre ego aussi, ne remettait en cause qu'une parcelle de vous-même, c'est à dire votre santé mentale. Elle imaginait déjà leur air faussement compatissant; cela la fit sourire.

Non, ...elle garderait le secret. Elle attendrait d'être plus forte, plus déterminée. Il fallait aller lentement, prudemment Elle comprenait intuitivement que l'on n'entre pas dans ce genre de connaissances comme on apprend une leçon quelconque. Elle attendrait d'être certaine d'avoir récupéré son équilibre.

Elle se rappela alors une conversation dans laquelle, une personne expliquait avec condescendance, qu'il fallait se trouver dans un état de faiblesse psychologique pour basculer dans ces choses-là. Le propos l'avait gênée à ce moment-là, et la condescendance encore plus.

Aujourd'hui elle entrevoyait la vérité. C'était le contraire, il fallait de la force, mais une force intérieure. Cette énergie prenait le dessus sur la matière. Quand le corps n'était plus grand chose, alors l'esprit se dévoilait. C'est là que l'on se posait les bonnes questions. D'ailleurs, c'est là, qu'on s'en posait tout court ! On s'apercevait alors qu'on passait depuis toujours devant un beau jardin sans jamais s'y arrêter.

Sarah était décidée, elle entrerait dans ce jardin et l'explorerait. Comme elle était impatiente de guérir !

Elle venait de se rendre compte que sa vievenait juste de commencer.

Témoins de lumière.

ANTOINE

« Je ne suis pas un trois R »

Des aventures ordinaires

Antoine marchait d'un pas lent mais assuré. Il avait besoin d'être seul.

En fait, ce n'était pas tout à fait cela, car il était seul dans son appartement, depuis qu'il avait divorcé.

Il n'aimait pas revenir à cette période douloureuse où les déchirements se réveillent, les rancœurs s'installent, les pardons n'en sont pas vraiment puisqu'ils se traduisent par un son, une pensée superficielle, mais ne contiennent pas, la profondeur de ce mot-là.

Il avait plutôt besoin d'être seul, dans un lieu impartial. Il avait donc choisi une forêt. La nature ne le jugerait pas. Son appartement non plus me dirait vous.... C'est là que vous vous trompez !

Chaque objet ou meuble de son appartement avait été le témoin, direct ou indirect, impliqué ou non, de ses pensées. Et les pensées laissaient toujours leur empreinte sur les choses, sur les gens aussi d'ailleurs.

Son appartement avait assisté, impuissant, à la débâcle de son couple, comme il aurait regardé un oiseau blessé se débattre pour sauver le peu de vie qu'il restait encore, et l'aurait vu ensuite s'écrouler quand même.

Bien sûr, il y avait eu les joies du début, quand on croyait encore à tout, et surtout à l'éternité des sentiments contenus dans la chair périssable.

Fallait-il croire à l'éternité des sentiments ? Et bien oui, Antoine y croyait encore ! Incorrigible, me direz-vous.

Oui, vous avez raison, incorrigible. Incorrigible optimiste !

En fait, cela n'avait pas été aussi facile que cela. Cela faisait trois ans maintenant, que la rupture était consommée.

Il avait eu le temps de passer par tous les états possibles et imaginables et n'en avait raté aucun. Il y avait eu la surprise, la colère, la jalousie, l'incompréhension. Il était passé de l'état de victime à celui de coupable. Il avait parcouru toutes les nuances de l'acceptation, de la plus résignée à la plus torturée. Puis il y avait eu le rejet, ou plutôt les rejets qui s'étaient succédés, de l'amour, de la femme, de la famille, des amis, de la société, ...de Dieu même ! Tout et tous, pervers, incapables de comprendre, intolérants, indifférents, apathiques.

Pour Antoine, un seul remède à tout cela : la solitude. Et il s'était isolé; Au début, il ressassait sans arrêt les mêmes choses, toutes ses idées tournaient en rond, si bien qu'il avait cru que les autres avaient raison, qu'il tomberait dans la dépression, et c'est bien ce qui avait failli arriver, tant il l'avait crue inévitable. Maiselle était inévitable si on laissait ses idées se succéder sans analyse, si on donnait les pleins pouvoirs à l'intellect. « Il faut arrêter le petit vélo » s'était dit Antoine. Il ne suffisait pas de se le dire mais de le réaliser. Là, il avait trouvé un peu de calme et tout s'était enfin organisé.

Plus il réfléchissait, plus il comprenait que son mariage, qui avait duré douze ans, n'avait jamais été une réussite. Évidemment, il n'y avait pas eu de disputes, de conflits, mais y avait-il eu seulement des discussions ?

Il avait choisi la compagne qui correspondait à l'image qu'il voulait se donner de lui-même, pas du tout à ce qu'il était vraiment. Murielle représentait vraiment ce qu'il fallait

être aujourd'hui, c'est à dire quelqu'un bien intégré dans la matière, bien encre dans la terre, réaliste, rationnel, raisonnable.

Antoine avait eu besoin de Murielle pour comprendre ce qu'il était réellement, mais il n'avait pas voulu le voir, il s'était conformé à la norme, ou du moins avait essayé. Dans l'échec, il réalisait maintenant que nous cherchions dans l'autre, à nous retrouver nous-mêmes. Parfois cela passait par la ressemblance, mais d'autres fois par le contraire.

Antoine se rendait compte, que son épouse n'avait jamais été que son frère ennemi, que son appartement ne lui ressemblait pas, qu'il l'avait meublé pour satisfaire cet autre lui-même, qu'il s'obstinait à devenir.

C'était comme si, étant amnésique, et ayant trouvé ses papiers d'identité dans sa poche, il se répétait : « tu t'appelles Antoine Zaïski, tu as 48 ans, tu es marié, tu es comptable, tu as un appartement et une voiture, tu regardes la télévision bien installé dans ton canapé,bref tu es comme les autres, tu es normal. »

Et cela aurait pu durer très longtemps, pourquoi pas ? Sa vie aurait pu être celle-là, sans qu'il se pose la moindre question, car il ne s'en posait pas en fait. Tout allait ainsi, pour le mieux dans le meilleur des mondes. Il aurait mené une certaine existence, qui lui aurait convenu.

Le sort en avait décidé autrement et c'était bien ainsi. Le temps des regrets était bel et bien fini.

Antoine se rappelait sans colère les moments troubles où tout avait basculé.

Un jour comme un autre, en rentrant du bureau en moto, comme d'habitude, il se félicitait d'avoir choisi ce mode de transport qui lui permettait d'éviter les embouteillages. Quand la ville disparaissait derrière lui, dans un soupir de soulagement, il savourait ce qui lui paraissait représenter le calme, mais qui n'en était pas vraiment.

Ce moment-là était le plus dangereux, parce qu'on relâchait son attention, on avait tendance à rouler plus vite.

Ce jour comme les autres, avait vu se produire l'inéluctable.

Dans un virage, -c'est souvent dans un virage que cela se passe-, dans un virage donc, un véhicule apparut brusquement dans son champs de vision, mais ...trop tard pour le coup de frein bruyant, ...bien trop tard.

Un choc violent, et on passe par dessus, par dessus quoi, on ne sait plus.

Le temps semble ralentir, les images se brouillent puis c'est le néant.

Dans un tourbillon vous croyez revenir à la conscience, mais une force vous attire inexorablement vers une lumière resplendissante.

Etvous vous réveillez dans un lit d'hôpital, immobile, souffrant, accroché à la terre par des tuyaux, branché à une machine qui sait mieux que vous si vous êtes vivant et qui monopolise toute l'attention du corps médical.

Quand la petite ligne verte commence à être régulière, on laisse tomber la machine puisque vous n'êtes plus un « pas mort » et on s'occupe du ressuscité. Sait-on que le ressuscité n'aurait pas voulu revenir ?

Mais le ressuscité se tait pour ne vexer personne.

Mais le ressuscité a envie d'en parler, alors il se confie à sa « presque veuve », réaliste, rationnelle, raisonnable. Mais « trois R » vous regarde d'un air inquiet.

« trois R » vous comprend de moins en moins.

Et puis...vous boitez toute votre vie, c'est ce qu'a dit le médecin. Et « trois R » ne peut pas vivre avec un boiteux, qui divague en plus, qui n'est plus le même, qui n'est plus un « trois R ». Elle se laisse séduire par un ami qui n'est pas sensé le trahir ...sauf avec « trois R », un ami bien « trois R », avec un appartement une voiture et une télé.

Mais aujourd'hui Antoine avait compris que toute sa vie, il avait essayé de devenir, ou plutôt, il avait cru être, lui aussi, un « trois R » au milieu des autres « trois R ». A moins que nous en soyons tous, mais que nous donnions un sens différents aux mots réaliste, rationnel, raisonnable.

Et cette grande lumière douce l'était-elle ?

Cette lumière, il avait cru pendant longtemps l'avoir rêvée, mais il était tombé « par hasard » sur une revue qui évoquait les « expériences de mort imminente », et tout avait changé pour lui.

Pour sa femme, pour ses anciens amis, il n'était maintenant qu'un inadapté, irresponsable, illuminé.

Désormais il savait qu'il n'était pas le seul « trois i » sur terre, et cela le rassurait.

Tous ces « trois R », qui passaient leur existence à courir, à essayer de paraître, contraint au stress, transpiraient le mal être. Ils ne se doutaient pas qu'il était agréable d'être un « trois i ». Bien sûr, il était difficile de vivre le rejet des autres, mais, quand le ciel était plus bleu, quand la pluie vous accompagnait et que le soleil semblait vous connaître, tout était tellement plus facile !

Le soleil justement, dardait ses rayons au milieu du feuillage des grands arbres, semblant lui rappeler que, quand on se promène dans une si belle forêt, on la regarde.

Antoine ouvrit enfin les yeux sur ce qui l'entourait, il savait qu'il fallait demeurer présent à la terre pour mieux vivre sa spiritualité.

Le sol moussu transpirait encore de l'humidité de l'hiver. Il la gardait précieusement pour les fleurs qui

pousseraient bientôt, et aussi pour celles, naissantes, les moins frileuses, qui tentaient difficilement la conquête du sol encore durci par le froid. La sève montait dans les arbres dont certains étaient déjà en fleurs. L'air s'emplissait des vibrations de la nature qui s'éveillait dans l'éclosion des fleurs et des bourgeons, dans l'activité frénétique des oiseaux, dans le regard curieux des écureuils bondissants, dans l'approche peureuse du lièvre, dans la course silencieuse des insectes.

Silencieuse ? Pour nos oreilles de géants assourdies, sans doute !

Chaque plante, chaque arbre, la moindre brindille se réveillait doucement après les mois d'hiver, et Antoine se disait qu'il avait dormi profondément pendant toute sa vie. Aujourd'hui, il ouvrait à peine les yeux pour découvrir la réalité de l'âme. Que de temps perdu ! Et que de découvertes depuis son accident !

Il s'était documenté sur les phénomènes dits paranormaux. Maintenant qu'il était classé dans les « trois I », il le pouvait.

Il avait découvert comment justement ces facultés se rapprochaient de notre vraie nature et n'étaient pas si extraordinaires que cela. En fait il y avait trois catégories de personnes : les « trois R » qui n'y croyaient pas, les « trois R/I » qui y croyaient mais ne possédaient aucune de ces facultés qu'ils nommaient « dons » et trouvaient cela fabuleux, et les « trois I » qui en avaient au moins une et qui se voyaient comme des gens tout à fait normaux. Cette dernière catégorie savait que tout le monde avait cela en soi, mais que, tout simplement, il n'y en avait aucune manifestation visible.

Bien sûr, on ne pouvait rien prouver, mais essayait-on de le faire sérieusement ?

Beaucoup de « trois R » partaient du principe, que ce qui n'était pas prouvé n'existait pas, et les « trois I » répondaient que cela existait peut-être.

Sans doute, vous demanderez-vous, ce qui avait décidé notre ami Antoine à s'intéresser à ces domaines-là ?

Et bien, Antoine s'était aperçu qu'il pouvait soulager et même soigner des malades avec ses mains. Oui ! Notre ami Antoine était comptable mais il était aussi magnétiseur.

Cela s'était passé de façon étrange.

Antoine allait tranquillement acheter son pain, quand une vieille dame trébucha devant lui. Il tenta en vain d'éviter sa chute et se précipita aussitôt pour la relever. Elle avait eu le réflexe de se protéger avec son bras et souffrait. Antoine inspecta son membre blessé et fut surpris, de sentir une chaleur soudaine dans la paume de ses mains.

La vieille dame l'avait remarquée aussi, et ajouta en riant : « c'est étonnant, tomber à l'instant même où un magnétiseur passe !. »

Antoine eut un recul mais ne put même pas protester, la vieille dame savait de quoi elle parlait. Sa grand-mère en était une, elle l'accompagnait étant enfant. Elle lui montrait certaines choses, mais il n'y avait rien eu à faire, elle n'avait pas le don et sa grand-mère était morte sans successeur. « C'est bien dommage » avait-elle ajouté.

Antoine l'avait raccompagnée chez elle et était resté songeur.

C'est ainsi qu'il avait commencé à chercher à comprendre. Même s'il mettait en doute les paroles de cette femme, tout ceci l'intriguait. Il aurait bien voulu essayer une autre fois, mais comment faire sans s'attirer les sarcasmes.

Il avait donc décidé de rendre visite à la vieille dame

qui en fut ravie. Antoine lui ayant expliqué clairement son problème, elle essaya de se rappeler ce qu'elle avait vu autrefois et accepta de devenir son cobaye.

C'était une façon de faire plaisir à son aïeule et de se racheter.

Une amitié était née entre nos deux comparses. On se sentait moins seul quand on était compris d'au moins une personne. Antoine apprenait vite, comme si ce savoir avait toujours été en lui.

Depuis ces jours-là, Antoine avait soigné beaucoup de monde.

Maintenant, il était dans cette forêt à se demander quoi faire. Devait-il abandonner son travail pour exercer son vrai métier : magnétiseur ?

La décision était difficile à prendre. D'une part, il fallait devenir un « trois i » officiellement. Ensuite il fallait bien vivre, et donc consentir à demander une compensation financière, et ce n'était pas si facile que cela en avait l'air.

Et bien soit, il quitterait cette forêt sans avoir fait son choix. Qu'importe, cela lui avait fait le plus grand bien. Il n'était pas prêt, il lui fallait encore un peu de temps.

Le lendemain, il alla chercher un billet de train pour Lourdes où se déroulait un cycle de conférences sur le magnétisme auquel il s'était inscrit.

Dans le hall de la gare, une femme l'arrêta brusquement, il sursauta. C'était une bohémienne comme il y en a souvent dans les lieux où il y a beaucoup de monde. Elle voulait une pièce, elle le suivait, elle insistait. Il fouilla ses poches et lui donna tout ce qu'elles contenaient en lui criant presque, qu'elle n'obtiendrait rien de plus.

La femme s'arrêta net et le transperça de son œil noir.
« Tu ne veux pas savoir ce qui va t'arriver ?
Tu es gentil, toi ! Trop gentil !
Ah ! Tu vas rencontrer quelqu'un,avant un voyage, et tu vas te marier. Mais elle n'a pas du tout bon cœur !
- stop, cela suffit ! Je ne veux pas savoir » lui lança Antoine en fuyant

La prédiction le fit rire. « Elles ne se donnent même pas la peine d'être inventive » Faire une rencontre avant un voyage quand on vient d'acheter un billet de train, il n'y avait rien d'original.

Il oublia l'incident. Le mariage, il avait donné !

Il reprit la vie ordinaire, mais, au bureau, le temps passait de plus en plus lentement. Tout devenait plus difficile. Il ne trouvait plus d'intérêt à son travail. Ses collègues étaient les mêmes, mais leur attitude avait changé vis à vis de lui. On le trouvait étrange. Il n'osait rien dire. Les « trois R » se seraient moqués de lui, ou bien pire, aurait eu pitié. Il y aurait eu les « trois R/i » qui aurait cru en lui, mais qui auraient seulement été heureux de l'avoir sous la main. Il n'aurait été, pour eux, qu'une présence rassurante. Ceux-là étaient pleins de peur et ne vous respectaient pas non plus. Peut-être aurait il trouver quelqu'un qui le comprenne, mais il ne voulut pas prendre le risque.

Quand il était au bureau, sa décision était prise, il partirait. Mais quand il rentrait chez lui, il ne savait plus.

Peut-être les conférences produiraient-elles un déclic.
Qui sait !Enfin !C'est ce qu'il espérait.

La veille du départ, il entreprit de faire sa valise de bonne heure. Il avait encore quelques courses à faire. Mais il lui fut impossible de retrouver son billet de train. Il mit la

maison sens dessus dessous, il chercha dans les endroits les plus farfelus en vain.

Il essaya de reconstituer les évènements, depuis l'achat du billet.. Il se rappela enfin, qu'il avait lu et terminé un livre dans le train, en revenant de la gare. Il avait glissé le billet dans le livre pour ne pas le froisser car il n'avait pas emporté sa sacoche. Et malheureusement, il avait rendu ce livre à la bibliothèque, il y a quelques jours.

Il s'y précipita immédiatement sans trop y croire. « Vous avez de la chance, répondit la jeune fille à l'accueil, Madame Franck a téléphoné hier soir pour nous signaler qu'elle ramènerait le billet de train cet après-midi.

- je pars demain matin, répondit Antoine inquiet, pourriez vous me donner son adresse, j'irai le chercher. »

Elle hésita un moment puis se décida. « Je vous connais depuis longtemps, je pense que je peux vous la donner, et cela évitera un aller-retour à Madame Franck qui est malade. D'ailleurs, elle m'a donné ses coordonnées.

Il acheta un bouquet de fleurs et se rendit à l'adresse qu'on lui avait donnée. Quand la porte s'ouvrit après son coup de sonnette, il eut un moment de saisissement, comme si le temps s'arrêtait. Il comprit qu'il se passait quelque chose d'important.

Il se présenta : « Zaïski,Antoine Zaiski ».

Et pendant qu'il lui exposait les motifs de sa visite, il observait la femme qu'il avait devant lui.

Environ quarante ans, peut-être un peu plus, cheveux châains clairs, ses yeux verts prenaient une teinte plus foncée de temps en temps, au rythme des émotions qu'elle ressentait. Son visage était fatigué et un peu triste, mais on sentait en elle, un optimisme naturel qui attendait des jours meilleurs. .

Elle n'était pas d'une grande beauté, si on la comparait à celles qui s'affichaient, qui s'étalaient dans les magazines et les panneaux publicitaires. Mais elle était d'une beauté simple et quelque chose rayonnait en elle. C'était ce petit rien qui attire le regard, une lumière ou une force. Derrière une apparente fragilité, se cachait une énergie sereine. Antoine comprit qu'elle était une « trois i » et qu'elle ne le savait pas. Il accepta le verre qu'elle lui offrit. Elle lui parla de son accident cardiaque, il lui parla de sa moto. Antoine orienta très vite la conversation sur les sujets qui l'intéressaient en observant ses réactions. Elle semblait étonnée mais on ne sentait aucun rejet évident. Antoine en fut heureux. Mais il était tout simplement heureux d'être auprès d'elle.

Quand elle le raccompagna à la porte, il lui donna sa carte et lui tendit la main pour la saluer, mais tout son être luttait pour ne pas la serrer dans ses bras. Une émotion soudaine l'envahit. C'était une sorte de bonheur, une chaleur, un élan du cœur qui le rendait plus léger, si léger que son handicap devint moins lourd à porter. Cet échange intérieur s'imprima irrésistiblement dans sa chair. Il ne parvenait pas à réprimer le désir humain qui le submergeait. Il se retourna dans un mouvement nerveux pour oublier qu'en quelques secondes, il avait été homme avec un grand H, que la majuscule avait glissé et disparue pour le rappeler à sa nature primaire de mâle.

Il essayait de se secouer, il n'était tout de même pas amoureux, quand même. Et pourquoi pas ? Mais c'était la catastrophe, elle était peut être mariée, elle vivait peut être avec quelqu'un, il ne lui plairait jamais, un boiteux, ... pensez donc ! Un boiteux magnétiseur ! Il fallait sans doute être plus que « trois i » pour accepter cela.....Mais justement, il la soignerait, il la couvrirait tellement d'amour qu'elle ne verrait que l'intérieur, il..... il ne fallait rien espérer. Il ne fallait pas

construire de château de sable que la prochaine vague détruirait.

Il suivit son cycle de conférences mais ... elle écoutait avec lui et il imaginait leurs échanges de points de vue. Il entreprit des randonnées en montagne mais ... elle marchait près de lui. Quoi qu'il fasse, elle était là. Il était continuellement accompagné de l'absence. Elle devenait une entité, quelque chose qui emportait son corps, comme un autre lui-même qu'on lui avait arraché et qu'il avait retrouvé pour le perdre à nouveau. Il en oubliait son objectif premier

Il s'apercevait que, jusqu'à ce jour, il avait ignoré de ce qu'était aimer, qu'il avait aussi collé une étiquette sur ce mot-là et s'était conformé au sens que l'« ego » lui donnait.

Il s'était privé d'une bien belle chose. Antoine souhaitait réaliser cet amour, mais curieusement, il préférait le garder ainsi, intact, au fond de lui-même, plutôt que de le ternir. Il ne la reverrait jamais, il la croiserait peut-être, mais il ne tenterait rien, il garderait en lui cette pure lumière.

Il assista à la dernière conférence. L'orateur expliquait que, dans la guérison, c'était l'amour qui soignait.

Antoine le comprenait parfaitement. Il savait que ce n'était pas sa personne humaine qui agissait mais une force en lui. Cette force ne lui était ni étrangère, ni extérieure. Elle était contenue en lui. C'était une énergie que nous avons tous en commun, mais elle se manifestait chez le guérisseur, elle n'était pas dévoilée chez les autres.

Oui, c'était l'amour en nous qui guérissait, c'était cette parcelle divine qui était vérité, essence et source. Cet amour-là n'était pas spécial, il englobait tout, il remplaçait l'homme dans la nature et dans l'univers, humble molécule mais aussi

tout divin. Être guérisseur n'était pas une fonction, c'était un état.

Subitement Antoine comprit. Il avait rencontré Sarah pour ne plus ignorer sa capacité à aimer, pour isoler l'amour humain dans l'océan de l'amour divin, pour n'en faire qu'une étape sur le grand escalier de la connaissance. Et ces amours-là n'étaient pas incompatibles, ils pouvaient se vivre simultanément.

Il avait toujours su cela, mais ce qu'il n'avait pas vu, c'est qu'il ne s'accordait pas la légitimité de soigner parce qu'il n'avait encore jamais vraiment aimé comme un Homme peut le faire. Aujourd'hui il aimait vraiment. Il aimait pour l'autre, pas pour lui. Il aimait plus l'autre qu'il ne s'aimait lui-même. Il avait cru sauter une étape. Il manquait une étincelle au grand feu qui l'habitait. Peut-être n'était ce pas nécessaire pour tout le monde, mais pour lui, oui.

Tout était clair maintenant. Et dans la gare où il attendait l'arrivée de son train, il avait trouvé une certaine sérénité. Il était magnétiseur. Son boulot c'était de soigner ! Il quitterait son travail dès que possible.

Il demeurerait tout de même en lui, une douleur, celle de l'amour humain impossible.

A moins queUne espérance folle l'anima soudain. Des mots résonnaient en lui, des mots qu'il avait entendus dans une autre gare.

« Tu vas rencontrer quelqu'unMais elle n'a pas du tout bon cœur ».

Des aventures ordinaires

REMERCIEMENTS

.....

Il y a un temps pour soigner, un autre pour enseigner et écrire, un autre enfin pour remercier.

Qu'aurait été ce temps sans ma famille et mes amis.
Qu'aurait-il été sans mes patients, mes élèves, mes lecteurs.

Ce temps n'aurait pas existé.

Des aventures ordinaires